

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Les tatoués



Parmi les nombreuses images que l'on peut avoir du Japon figure celle des peaux recouvertes de magnifiques tatouages dont la signification nous échappe la plupart du temps. Souvent associé au monde interlope à cause sans doute des nombreux films de yakuza qui montraient des criminels endurcis offrant au regard des spectateurs médusés des portraits tatoués parfois effrayants, l'univers du tatouage au Japon reste peu connu. C'est la raison pour laquelle nous avons décidé de nous y plonger et partir à la rencontre de ceux qui perpétuent une tradition ancestrale et d'une nouvelle génération de tatoueurs tentés d'explorer de nouvelles voies. Bonne lecture.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

22,7% Tel est le pourcentage des entreprises japonaises qui reconnaissent que certains de leurs employés font plus de 80 heures supplémentaires par mois. 12% affirment même que certains de leurs salariés dépassent les 100 heures supplémentaires par mois.

Couverture : Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon.

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Arrondissement de Shibuya, à Tôkyô



© Eric Rechsteiner

Le *kagura* est un rituel artistique qui consiste en une danse théâtrale dont l'origine est mythologique si l'on en croit les chroniques historiques anciennes comme le *Kojiki*. Ces danses furent d'abord l'apanage de la cour impériale avant d'inspirer les *sato-kagura* (kagura de village) qui connurent une grande popularité dans tout l'archipel. Cette représentation au sanctuaire Hikawa, à Tôkyô, en est l'illustration.

POLITIQUE Le nucléaire ne passe toujours pas

Les électeurs de la préfecture de Niigata, au nord-ouest de Tôkyô, ont élu au poste de gouverneur, le 16 octobre, YONEYAMA Ryûichi. Outre son inexpérience en politique, ce médecin se caractérise par son opposition au redémarrage de la centrale de Kashiwazaki-Kariwa, la plus importante du pays avec ses 7 réacteurs. Il a battu le candidat soutenu par le gouvernement favorable à la relance du programme nucléaire nippon.

INNOVATION Amazon joue la carte du manga

Le géant du commerce en ligne vient de mettre sur le marché japonais la première liseuse conçue spécialement pour lire des mangas. Baptisée Kindle Paperwhite Manga Model, elle a une capacité huit fois supérieure à la liseuse classique, ce qui permettrait de stocker environ 700 volumes. Commercialisé 16 280 yens (144 euros), ce nouvel appareil devrait satisfaire les nombreux amateurs de mangas.

VIZ media

KMBO

ONE PIECE GOLD

AU CINÉMA LE 2 NOVEMBRE

ONE PIECE GOLD Histoire originale et Superviseur de la production **Eiichiro Oda** (D'après le manga *ONE PIECE* publié par Shueisha) Scénario **Tsutomu Kuroiwa** Réalisation **Hiroaki Miyamoto** Musique **Yuki Hayashi** Direction de l'animation **Naoyuki Wada** Conception des personnages / Supervision de l'animation **Masayuki Sato** Conception des décors **Nobuto Sue** Couleurs **Rumiko Nagai** Montage **Masahiro Goto** Direction des images de synthèse **Satoshi Nozawa** Planning **Shinji Shimizu** & **Hiroyuki Sakurada** Production **Kei Kajimoto & Yuta Kano** Manager de production **Tetsuo Inagaki** Présenté par **Fuji Television Network, Shinichi Ogawa / Toei Animation Co. Ltd., Katsuhiro Takagi / Toei, Hidenobu Muramatsu / Bandai, Yoshitaka Tao / Bandai Namco Entertainment, Satoshi Ohshita**



WWW.ONEPIECEGOLD-LEFILM.FR











SÉRIE La Maison de Hana baisse le rideau

Après plus de cinq années de bons et loyaux services, le café communautaire a fermé. L'occasion de lui rendre un bel hommage.



Ishinomaki Hibi Shimbun

Construite grâce à l'aide de L'Oréal Japon, la Maison de Hana a été un espace de vie très apprécié.

Fin septembre, nous avons assisté à la fermeture de La Maison de Hana, le café communautaire où se réunissaient, après le séisme du 2011, les habitants du quartier de Kazuma-minami, à l'est de la ville d'Ishinomaki. Après la catastrophe, les lieux de réunion y avaient disparu et cet établissement avait été implanté dès le début de la reconstruction. Le 24 septembre dernier, une ultime manifestation pour dire "Merci à la Maison de Hana" a été organisée. De nombreux participants à ce projet ainsi que des habitants du coin sont venus exprimer leur gratitude à ce lieu où ils ont pu venir trouver un peu de quiétude et de réconfort.

La Maison de Hana a été conçue comme un lieu de réunion afin que les habitants du quartier puissent venir "discuter ensemble de tout et de rien" et "se distraire en papotant". Son nom "hana" vient du verbe "hanasu" qui signifie "parler" en japonais, mais sa prononciation est la même que le mot "fleur". Elle a été construite en novembre 2011 comme un des lieux centraux du quartier de Kazuma-minami, entièrement dévasté par le tsunami, grâce à l'aide de la société de cosmétiques L'Oréal Japon dont le siège social se trouve à Tôkyô. Elle a loué le terrain et bâti cet établissement d'une surface totale d'environ 80 mètres carrés. Dans un premier temps, la gestion a été assurée par l'organisation internationale à but non lucratif : JEN, laquelle a soutenu plusieurs projets de reconstruction à Ishinomaki jusqu'en 2013, puis par une autre association locale : le Centre d'aide au développement du sport à Ishinomaki. Après maintes discussions au sein d'un comité constitué par les habitants du quartier, la Maison de Hana s'est imposée comme un centre d'animation important pour le quartier grâce à l'organisation de nombreux événements en tout genre.

Initialement, ce café ne devait avoir une durée de vie que de deux ans et cinq mois. Mais à la demande des habitants, le bail a été renouvelé tous les ans. Mais cinq ans après le séisme, la reconstruction des autres établissements étant bien avancée, et la prolongation du contrat touchant à sa fin, la Maison de Hana a dû fermer ses portes.

A l'occasion de la fermeture, un dernier événement y a été organisé sous la bannière "Merci à la Maison de Hana". De nombreuses personnes, en particulier les plus âgées, sont arrivées bien avant l'heure, démontrant ainsi leur désir de lui rendre hommage. Lors de la cérémonie, quelques participants au projet ont pris la parole comme le président par intérim du Centre d'aide au développement du sport à Ishinomaki, MATSUMURA Yoshiyuki. *"Si l'administration de cet endroit a été possible, c'est grâce au soutien de vous tous. Cela nous fait plaisir d'avoir participé au développement de notre communauté et de vous avoir donné plus d'énergie pour vivre"*, a-t-il notamment déclaré. Quant à la vice-présidente de L'Oréal Japon, venue spécialement de Tôkyô, IMURA Maki, elle a remercié tous ceux qui avaient fait vivre la Maison de Hana. *"A vos côtés, nous avons*



Ishinomaki Hibi Shimbun

La fête d'adieu s'est achevée par un grand banquet auquel de nombreux habitants ont participé.

appris beaucoup de choses durant ces cinq années et cela nous a vraiment encouragés. Du fond du cœur, nous vous adressons un grand merci", a-t-elle lancé au public.

A l'occasion de cette fermeture, un grand banquet a été organisé ainsi qu'un concours de karaoké, un genre d'événements régulièrement programmé à la Maison de Hana. Beaucoup de gens y ont participé et se sont remémorés ces cinq années passées ensemble.

NISHIMURA Shige, président de la communauté d'un des quartiers et ancien directeur du lieu, lui non plus, n'a pas caché son émotion. *"C'est grâce à cette Maison de Hana que nous avons pu relever notre région, que les gens se sont entraidés et se sont redonnés de l'énergie. Cette fermeture est bien triste. Mais cela signifie aussi qu'un nouveau chapitre s'ouvre sur le chemin de la reconstruction"*, a-t-il dit.

Pour clore l'événement, c'est sous le regard ému des habitants que l'enseigne "Maison de Hana" figurant à son entrée a été décrochée.

OHMI SHUN

石巻日日新聞

Nous avons entamé depuis plusieurs mois la publication d'une série d'articles rédigés par l'équipe de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun* dans le but d'informer les lecteurs sur la situation dans l'une des villes les plus sinistrées par le séisme du 11 mars 2011. Malgré ses difficultés, ce quotidien local continue à enquêter et à apporter chaque jour son lot d'informations. Si vous voulez le soutenir dans sa tâche, vous pouvez vous abonner à sa version électronique pour 1 000 yens (moins de 7 euros) par mois : https://newsmediastand.com/nms/N0120.do?command=enter&mediaId=2301



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Au cours de ces dernières années, la nature des tatouages a évolué. Les fans de mangas et d'animes n'hésitent plus à arborer leurs personnages préférés.

Le tatouage dans tous ses états

Si la pratique bénéficie d'une certaine reconnaissance à l'étranger, elle reste contestée au Japon par les autorités.

Ils sont parmi nous. Ils vivent dans nos villes, travaillent avec nous et enseignent à nos enfants. Ce sont des gens tatoués. Et au Japon, la plupart d'entre eux font tout pour préserver leur secret et conserver leur peau encrée à l'abri des regards. Cette forme d'art parmi les moins comprises attire à la fois l'admiration et le rejet dans le monde. Dans l'archipel, tout particulièrement, les tatoueurs se retrouvent à exercer leur profession dans un cadre juridique qui manque de clarté, risquant constamment d'être condamnés à une amende, arrêtés ou de voir leur entreprise fermée par la police.

Au cours des dernières années, la préfecture d'Ôsaka a été le principal champ de bataille entre les artistes tatoueurs et les autorités. L'ancien gouverneur conservateur HASHIMOTO Tôru ayant, entre autres choses, décidé en 2012, d'exiger des fonctionnaires tatoués qu'ils se dénoncent. Le politicien estimait que les fonctionnaires ne pouvaient pas avoir de vie privée ou se réfugier derrière les droits de l'homme, suggérant aux personnes concernées d'effacer leurs tatouages ou de démissionner. Le tribunal de district d'Ôsaka a fini par juger que la demande de HASHIMOTO était illégale et constituait une atteinte à la vie privée.

Il n'en reste pas moins qu'au cours des 150 dernières années, les tatoueurs et les fans de tatouages au Japon n'ont pas eu la vie facile. Pourtant, l'histoire de cette pratique est loin d'être récente et sa perception n'a pas toujours été négative. Pendant la période Jômon (de 12000 à 300 ans avant JC), il n'était pas rare que les individus se tatouaient ou se scarifiaient comme on a pu le constater sur les figurines d'argile de cette époque. Plus tard, si l'on en croit les chroniques chinoises du IIIe siècle, de nombreux Japonais portaient des tatouages importants sur leurs visages et leurs corps, soit pour souligner les différences sociales, se protéger contre les risques de travail (par exemple, les pompiers, les mineurs de charbon) ou les mauvais esprits. Même dans la société matriarcale d'Okinawa, où de nombreuses femmes avaient leurs mains encrées à la fois comme un signe de beauté et de talismans, les tatouages avaient un rapport avec un chamanisme féminin.

Reste qu'aujourd'hui, beaucoup de gens au Japon (et dans de nombreux autres pays asiatiques) ont une opinion très négative à l'égard des tatouages. Au Japon, en particulier, où les gens attachent une grande importance à avoir une peau sans défaut, ils sont considérés comme sales (même selon le confucianisme, il est irrespectueux de modifier votre corps). Mais la véritable explication de leur rejet est à chercher dans leur rapport à la criminalité. Par le passé, voleurs et escrocs étaient tatoués sur leurs bras et même sur leur front afin de leur faire honte et de les stigmatiser. Plus récemment, dans les années 1960 et 1970, les films de yakuzas, dont les anti-héros violents arboraient des corps fortement encrés, ont contribué à accroître la mauvaise réputation des tatouages. Aujourd'hui encore, l'association entre tatouages et gangsters reste très fortement ancrée dans l'esprit de beaucoup de gens en dépit du fait que, depuis une vingtaine d'années, de plus en plus de *yakuza* évitent d'y recourir afin de ne pas se faire remarquer alors que la police mène de nombreuses opérations contre le crime organisé. Il suffit de se rendre dans les studios de tatouage du pays pour constater la diversification de leur clientèle actuelle, qui va du salaryman au musicien de rock en passant par l'employé de commerce et le touriste étranger.

Pendant très longtemps - notamment pendant la

période Edo (1603-1867), il existait une relation très étroite entre le tatouage et le théâtre kabuki ou l'univers de l'*ukiyo-e* dans la mesure où de nombreuses pièces de théâtre mettaient en avant des personnages tatoués, lesquels étaient ensuite repris sur les estampes. Si l'*ukiyo-e* et surtout le kabuki ont réussi à surmonter leur mauvaise réputation, les tatouages sont restés relégués hors de la société.
Il est également vrai que de nombreux fans et les praticiens se satisfont de ce statut. Après tout, bon nombre de tatoués appartiennent à des sous-cultures particulières (rock, rap, bikers) qui préfèrent rester en dehors des coutumes sociales officiellement reconnues. Au cours des dernières années, cependant, un nouveau type d'amateurs de tatouages a fait son apparition : l'*otaku*. Aussi improbable que l'association tatouage-otaku puisse paraître, il est un fait qu'un nombre croissant d'amateurs de manga et d'anime (garçons et filles) veulent avoir leurs personnages préférés tatoués sur leurs bras et leurs jambes. Ces ota-tatoués, ou *otattoos* (terme forgé par Hori Benny, tatoueur américain installé à Ôsaka) ont contribué à une sorte de renaissance du tatouage. En 2013, Hori Benny a lancé les Otattoo Nights (actuellement appelées Inkurasai - Invasion Club Festival - du nom de sa boutique) et l'événement annuel est devenu très populaire, surtout parmi la population féminine des *otaku*.
Si les tatouages japonais n'ont pas disparu pour de bon, c'est en partie grâce aux étrangers. Les premiers voyageurs occidentaux, il y a 150 ans, ont été fascinés par l'*irezumi* parce que c'était la première fois qu'ils le rencontraient. Plus tard, il est devenu si populaire parmi les soldats américains d'occupation que le général Douglas MacArthur a levé l'interdiction qui pesait sur le tatouage, illégal depuis 1872. Aujourd'hui encore, il est intéressant de comparer la manière dont les tatouages sont traités au Japon et à l'étranger. Il y a deux ans, par exemple, le prestigieux Japanese American National Museum, à Los Angeles, a mis sur pied la plus grande exposition jamais organisée sur l'*irezumi*. En comparaison, le seul endroit consacré au tatouage que vous trouverez au Japon est le Musée du tatouage à Yokohama, un modeste endroit ouvert en 2000 par le vétéran de la spécialité Horiyoshi III et qui abrite sa collection personnelle. Bien que les objets exposés soient rares et valent le déplacement, ce lieu poussiéreux est tout sauf un musée. Il est une preuve suplémentaire du manque d'intérêt des Japonais pour le tatouage.
Au-delà de ce simple manque de respect, le tatouage est devenu la cible des autorités, en particulier du ministère de la Santé, du Travail et des Affaires sociales. Celui-ci a adopté une nouvelle loi sur la pratique de la médecine en 2001, selon laquelle *"le fait d'utiliser une aiguille pour administrer de l'encre"* doit être considéré comme une forme de *"traitement"* et par conséquent être réalisée par une personne ayant un diplôme médical. Cela a donné lieu à des arrestations et d'autres incidents. En 2015, la plus grande



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

L'irezumi et ses motifs traditionnels perpétués par Horiyoshi III, grand maître de la spécialité.

convention sur le tatouage organisée à Ôsaka a ainsi été annulée au dernier moment. Tout cela a contribué à mettre la communauté locale des tatoueurs à rude épreuve et nombre d'entre eux préfèrent désormais quitter le pays pour travailler en Europe et aux États-Unis où ils trouvent un environnement relativement plus ouvert.
Cependant, les tatoueurs n'ont pas dit leur dernier mot. L'an passé, par exemple, MASUDA Taiki a fait appel d'une condamnation prononcée par un tribunal d'Ôsaka le condamnant à une amende de 300 000 yens [2 650 euros] pour violation de la loi sur la pratique de la médecine. Alors que l'affaire n'a toujours pas été traitée, le tatoueur a recueilli beaucoup de soutien et la pétition *Sauvons le tatouage au Japon* cherche à recueillir 100 000 signatures. Elle rappelle que les tatoueurs respectent toujours des normes d'hygiène rigoureuses, en utilisant uniquement des aiguilles jetables et en portant des gants et un masque pendant qu'ils font leur travail.
La bonne nouvelle pour eux est que, malgré des tensions constantes, de plus en plus de gens se font tatouer et que le choix de la profession est viable. Il y a actuellement environ 3 000 tatoueurs dans l'archipel alors qu'on n'en comptait que 200 en 1990. Le gouvernement a également accepté en partie l'idée que les gens tatoués ne sont pas aussi effrayants à regarder. Il fait des efforts pour les étrangers nombreux à porter des tatouages. Ce serait en effet peu productif de stigmatiser les étrangers tatoués alors que les autorités s'efforcent d'attirer de plus en plus de touristes dans le pays. En ce qui concerne les Japonais, malheureusement, ils ne sont toujours pas autorisés à montrer leur art du tatouage. Désolé les gars, peut-être la prochaine fois.

JEAN DEROME

HISTOIRE **Un art menacé de clandestinité**

Après être tombé presque dans l'oubli, le tatouage a retrouvé droit de cité dans l'archipel. Mais les goûts ont évolué.

La perception du tatouage au Japon est paradoxale. L'archipel hérite d'une longue tradition qui a fasciné les premiers visiteurs occidentaux et a fortement influencé les tatoueurs à l'étranger. Mais le tatouage y est objet de préjugés tenaces et les tatoués sont victimes d'ostracisme : des bains publics, saunas, piscines, clubs de sport, auberges des sources thermales *(onsen)* et certaines plages leur sont interdits. En prévision des Jeux olympiques de 2020, l'Agence pour le tourisme, craignant des incidents avec des athlètes tatoués, a enjoint ces établissements de lever ces interdictions. Mais, apparemment, cette tolérance ne concernera que les étrangers : les Japonais tatoués, eux, resteront bannis bien qu'aucune loi n'interdise de porter un tatouage…
Depuis une vingtaine d'années, sous l'influence de la culture américaine et d'idoles du show-biz, comme AMURO Namie ou HAMASAKI Ayumi, stars de la J-pop de la première décennie 2000, le tatouage est devenu à la mode chez les jeunes Japonais : des salons de tatouages ont désormais pignon sur rue dans les quartiers branchés, tels que Harajuku ou Kôenji à Tôkyô, alors qu'auparavant les tatoueurs exerçaient discrètement. A la fin des années 1980, on n'en dénombrait guère plus de 250 dans l'archipel. Ils seraient aujourd'hui dix fois plus nombreux et plusieurs publications sont spécialisées dans le tatouage.
Comparé aux Etats-Unis ou à l'Europe où l'on estime que 10 % de la population porte un tatouage, le nombre des Japonais tatoués reste modeste. La majorité de ceux-ci se contentent de petits tatouages (one point tattoo) qui n'ont pas grande chose à voir avec la grande tradition des "peaux de brocart" *(nishiki hada)*, les éblouissants tatouages couvrant tout le corps, abusivement associés à la pègre *(yakuza)* par les films des années 1960-70 et les médias.
Tous les *yakuza* ne sont pas tatoués et tous les tatoués ne sont pas des truands. Loin s'en faut. Dans le passé comme aujourd'hui. L'exposition Tatouages et Tatoués au Musée des Arts premiers du quai Branly a souligné de manière erronée cet aspect, déplore l'anthropologue YAMAMOTO Yoshimi dans son livre *Irezumi to Nihonjin* [Irezumi et les Japonais, Heibonsha, 2016, inédit en français]. Un cliché qui n'est pas le seul fait des étrangers : c'est le cas de 45 % des Japonais, selon un sondage de l'association du barreau du Kantô (région de Tôkyô). Pour la majorité d'entre eux, le tatouage reste l'apanage d'un monde interlope.



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Les tatouages ont abusivement été associés à la pègre par les films des années 1960-70.

La clientèle évolue, notent les tatoueurs. Même pour les tatouages traditionnels. Jusque dans les années 1980, les personnes qui se faisaient tatouer appartenaient à certains milieux : artisans, petits commerçants, artistes, "papillons de nuit" (hôtesses de bar), artistes, voyous…. Désormais, ils viennent de milieux très divers et le nombre des femmes augmente, disent les tatoueurs, bien que l'engouement du début des années 2000 tend à retomber. Le corps "gravé" dans le style *wabori* (tatouage japonais) reste cantonné à une petite minorité de tatoués, fiers de s'inscrire dans une tradition séculaire.
Ce n'est pas cet héritage qui attire les jeunes Japonaises. Celles-ci optent le plus souvent pour des motifs discrets. Les tatouages font partie de leur mise en scène de la vie comme la coloration des cheveux, le piercing ou le vernis à ongles voyant. Les tatouages contemporains puisent dans le registre iconographique traditionnel et largement

aussi dans celui des mangas et animés… Ceux qui se font tatouer comme beaucoup de jeunes tatoueurs ignorent la symbolique des motifs. *"Le tatouage traditionnel n'est pas seulement une technique",* estime Horiyoshi III (voir pp. 10-11), l'un des plus célèbres maîtres tatoueurs contemporains, disciple de Horiyoshi I (MURAMATSU Yoshitsugu), figure légendaire de l'art du tatouage. *"Les motifs d'un tatouage renvoient à une histoire, à des figures mythiques, à des légendes. Il faut connaître leur signification, étudier les ukiyo-e. Sans cette connaissance, qui se révèle dans les détails, le résultat sera toujours insatisfaisant".*

Art mineur mais un art tout de même, le tatouage a été étroitement lié autrefois au monde de l'estampe *(ukiyo-e)* avec lequel il partage un imaginaire, des canons esthétiques et des techniques. D'infamant à l'origine (le pouvoir marquait les délinquants avec l'idéogramme signifiant "chien" ou des traits horizontaux sur les bras), le tatouage commença à prendre un caractère ornemental au XVIIe siècle afin de dissimuler les flétrissures en surimposant un motif plus esthétique.

Au siècle suivant, à la suite de la traduction du roman chinois *Au bord de l'eau* (Gallimard, coll. Folio, 1997), aventure de 108 bandits arborant des tatouages qui connut un vif succès et inspira les grands maîtres de l'estampe, le tatouage prit la dimension d'un phénomène social : expression de déviance, allant à l'encontre du principe confucéen de ne pas flétrir le corps que l'on a reçu de ses parents, mais aussi de revendication d'identité plébéienne, portefaix, camelots, porteurs de palanquin, travailleurs de force, charpentiers, pompiers, joueurs professionnels et malfrats se firent tatouer. Preuve d'endurance à la souffrance, le tatouage pouvait dans le cas de ces derniers se muer en signe d'intimidation : son dévoilement semant l'effroi dans l'assistance est une image récurrente des films de *yakuza*.

Les premiers maîtres tatoueurs furent des graveurs sur bois travaillant pour les grands peintres d'*ukiyo-e,* puisant leurs thèmes dans le riche corpus de l'estampe polychrome et reproduisant sur la peau les œuvres de Kuniyoshi, Yoshitoshi et d'autres. On désigna alors le tatouage pictural par le mot *horimono* ("chose gravée"). *Irezumi* ("injecter de l'encre"), plus commun aujourd'hui, est apparu plus tard. Les tatoueurs cherchaient leur inspiration dans l'imaginaire traditionnel : figures mythiques, dragons, carpes symbole de la force ou fleurs auxquelles sont attachées des significations symboliques. Tant par ses techniques que son iconographie, le tatouage fut très lié au monde de l'estampe.

Les femmes ne furent pas les dernières touchées par la mode des tatouages. Dans les quartiers de plaisir, les amants se tatouaient un point à l'encre sur le dos de la main en signe d'amour : on appelait cette pratique *irebokuro* ("entrer un grain de beauté"). Lorsque les deux mains se joignaient, les points se recouvraient l'un l'autre. Ces tatouages d'amour furent décrits par FUJIMOTO Kizan dans la "somme" sur les pratiques amoureuses qu'est le *Shikido-okagami* [Grand Miroir de l'amour]publié en 1678.


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le wabori: une beauté cachée qui ne se montre qu'à certaines occasions comme lors des fêtes de quartier.

Et naquit ainsi une mode époustouflante de somptueux tatouages couvrant tout le corps. Elle connut son apogée dans la première partie du XIXe siècle, époque de décadence du shogunat marquée par des révoltes paysannes *(ikki)* et des poussées libertaires qui jetaient sur les routes des foules exaltées pillant et saccageant sur leur passage en hurlant *"eijanaika"* ("On s'en fout !"). Alors, *"l'homme honorait la noble vertu de la frivolité",* écrit TANIZAKI Junichirô dans sa nouvelle *Le Tatouage* publié en 1910 (Sillage, 2010). *"Et sur les corps s'enchevêtraient les lignes et ondoyaient les couleurs".*

Ces "peaux de brocart" fascinèrent les premiers étrangers qui se rendirent au Japon. Craignant que ces *ukiyo-e* de chair ne soient perçues comme un signe de barbarie par les Occidentaux, les oligarques de Meiji interdirent le tatouage en 1872. Les maîtres tatoueurs continuèrent à exercer leur talent dans la clandestinité, en particulier dans les villes portuaires (Yokohama, Kôbe, Nagasaki) avec pour clientèle des marins, mais aussi des personnages illustres : Pierre Loti, le tsar Nicolas II, le Prince George d'Angleterre, futur George V, François-Ferdinand de Habsbourg-Este, archiduc d'Autriche, la reine Olga de Grèce…

Ce n'est qu'en 1948 sous l'occupation américaine que le tatouage fut à nouveau autorisé. Il fleurit chez les travailleurs manuels, les mineurs et les *yakuza* qui en firent une sorte de rite de passage. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui : il y a de moins en moins de truands qui se font tatouer.

A partir des années 1980, la technique des maîtres tatoueurs a commencé à évoluer : au stylet en bambou muni d'aiguilles utilisé pour le tatouage à la main *(tebori)* a fait place le dermographe électrique qui facilite le tracé des lignes (plus rapide, il est plus rentable). Les tatoueurs japonais reconnaissent à leurs homologues américains leur virtuosité mais il leur manque, estiment-ils, l'équilibre général des *"estampes sur la peau".* En devenant à la mode, le tatouage japonais perd une autre de ses caractéristiques : le *wabori* se devait d'être une beauté cachée, vue en certaines occasions (les fêtes de quartier par exemple) et non exhibée en permanence.

En dépit d'une histoire inscrite dans la culture populaire depuis des siècles, le tatouage traditionnel, comme au demeurant les estampes érotiques, restent au Japon confiné par une sorte de pudibonderie victorienne dans un sous-bois social alors que ces deux expressions artistiques sont à l'étranger admirées pour leur raffinement.

PHILIPPE PONS

RÉFÉRENCES

PHILIPPE PONS est l'ancien correspondant à Tôkyô du journal *Le Monde* pour lequel il écrit toujours. Auteur de nombreux ouvrages sur le Japon et sa société, on lui doit notamment *Peau de brocart : le corps tatoué au Japon*. Publié par le Seuil en 2000, il est malheureusement épuisé et difficile à trouver.

RENCONTRE Toute une vie pour exceller

Dernier grand maître du tatouage traditionnel, Horiyoshi III revient sur son long parcours professionnel.

9h du matin. Hanasakicho est encore endormi. La nuit, ce quartier historique du port de Yokohama est animé avec ses petits restaurants, ses vieux bars karaoké et quelques clubs de jazz, mais le samedi matin, vous ne trouverez rien d'ouvert. L'endroit est si calme que l'on peut presque entendre le bourdonnement de l'instrument à tatouage qui provient d'un appartement situé au premier étage d'un petit immeuble. A l'intérieur, Horiyoshi III est déjà en pleine action. Le vieux maître de l'*irezumi* - sans doute le plus célèbre tatoueur en vie du Japon - a déjà 70 ans, les cheveux blancs, et a besoin de lunettes pour faire son travail, mais il est toujours au sommet de son art. Je m'assieds à côté de lui sur le tatami alors qu'il est occupé à encrer les cerisiers en fleurs sur le dos d'un jeune client.

Né en 1946 sous le nom de NAKANO Yoshihito, Horiyoshi III a vécu à Yokohama depuis qu'il est devenu un apprenti à l'âge de 25 ans. *"J'ai grandi dans la préfecture de Shizuoka. J'ai quitté l'école après avoir terminé mon premier cycle du secondaire. Puis j'ai commencé à travailler comme soudeur"*, raconte-t-il. *"Au Japon, il était presque impossible, surtout à cette époque, de voir les gens tatoués dans la rue, mais beaucoup de gars qui bossaient avec moi au chantier naval portaient des tatouages. J'ai trouvé ça extrêmement fascinant, et j'ai donc commencé à me tatouer, en utilisant des aiguilles attachées à une baguette jetable."*

Les tatouages au Japon sont traditionnellement associés à la pègre. C'est après avoir vu un film de yakuza que le futur maître du tatouage a décidé de devenir un tatoueur *(horishi)* professionnel. *"J'avais 20 ou 21 ans à l'époque et je m'intéressais de plus en plus à la culture de l'*irezumi*. Le personnage principal du film avait un magnifique tatouage sur le dos. C'est après avoir vu ce film que j'ai décidé de faire des tatouages pour gagner ma vie"*, se souvient-il. A la fin des années 1960, le tatouage faisait partie de la culture underground et il n'était pas évident d'y trouver sa voie, mais le jeune amateur de tatouage avait entendu parler de Horiyoshi I, un maître du tatouage populaire qui travaillait à Yokohama. Il lui écrivit quelques lettres, demandant à devenir son *deshi* (disciple). *"Il ne m'a jamais répondu alors j'ai décidé de lui rendre visite. Le* sensei *(maître) était déjà en train de former son fils qui deviendra par la suite Horiyoshi II. Heureusement, il a accepté de me prendre sous son aile"*, poursuit le tatoueur. Le jeune *deshi* a quitté son emploi et a déménagé dans l'atelier de son *sensei* pour y travailler à plein temps. Il y dormait même après le travail. *"Je me souviens encore qu'il m'a même acheté un futon neuf. J'étais vraiment ému par sa bonté. Je suis devenu un membre de sa famille. Je ne gagnais presque rien, mais sa femme cuisinait pour moi et il m'offrait des cigarettes. Je n'ai jamais eu à me soucier des choses pratiques. A mon tour, j'ai décidé de consacrer ma vie à mon maître et à sa famille. Voilà ce qu'un vrai* deshi *est censé faire. Vous êtes fidèle à votre* sensei *auquel vous devez tou-*



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

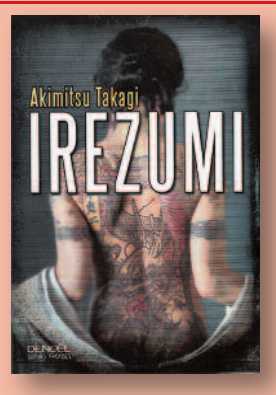
Horiyoshi III dans son atelier de Yokohama. A 70 ans, ce maître tatoueur incontesté défend une approche traditionnelle de son métier.

jours montrer votre gratitude et ne jamais trahir sa confiance en vous. Vous ne vous plaignez jamais, peu importe ce qui se passe. Je me souviens une fois - c'était un dimanche - il m'a donné un jour de congé et je suis allé au cinéma. Mais quand je suis rentré, il m'a engueulé. Où diable étais-tu ?, m'a-t-il demandé. Un client s'était présenté et j'étais introuvable. Je voulais protester, mais bien sûr, je ne l'ai pas fait. Vous ne répondez jamais à votre maître. Vous buvez seulement ses paroles et vous présentez des excuses", explique Horiyoshi III.

Il se souvient encore avec un sourire la relation un peu bizarre qu'il entretenait avec son *sensei*. *"En tant que professeur, il avait une approche classique. En d'autres termes, il ne m'a jamais enseigné quoi que ce soit"*, dit-il. *"Il ne m'a jamais dit de faire comme ci ou comme ça. Le* sensei *examinait le travail que j'avais pratiqué sur mes jambes et se contentait d'un "mmm". Jamais il ne me disait c'est bien ou c'est de la merde. Je devais comprendre ce qui se cachait derrière ce "mmm" et chercher à faire toujours de mon mieux. Puis un jour, il est venu me dire que le lendemain je commençais à travailler sur un client. Pour moi, c'est la meilleure façon de procéder. Il n'est pas utile de trop parler. C'est le mode traditionnel japonais."*

PETITS MEURTRES ENTRE AMIS

Grand auteur de la littérature policière japonaise, TAKAGI Akimitsu a vendu des millions d'exemplaires de ses livres au Japon et pourtant il n'a jamais été traduit en français à la différence d'autres auteurs comme MATSUMOTO Seichô ou EDOGAWA Ranpo. Ce manquement est aujourd'hui réparé grâce aux éditions Denoël qui viennent de publier *Irezumi*, son plus grand succès qui s'est écoulé à plus de 10 millions d'exemplaires depuis sa publication en 1948.



Comme son titre le laisse entendre, l'histoire se déroule dans l'univers du tatouage. Nous sommes deux ans seulement après la fin de la guerre et le pays souffre encore des conséquences du conflit qui a anéanti le pays. Les personnages du roman l'ont vécu et se retrouvent dans des situations et des positions induites par cette catastrophe.

Mais c'est dans une autre tragédie que le romancier nous entraîne, celle qui entoure les tatouages dont un maître tatoueur a orné les corps de ses trois enfants. Le premier Tsunetarô serait mort aux Philippines, la seconde Tamae aurait disparu lors du bombardement atomique de Hiroshima tandis que sa jumelle Kinue, ancienne prostituée devenue patronne de bar, est la seule survivante. Jusqu'au jour où elle est sauvagement assassinée dans sa salle de bain fermée de l'intérieur. Ce meurtre à huis clos est le point de départ d'une enquête qui permet de mieux comprendre le monde si particulier de l'*irezumi* autour duquel gravitent des personnages souvent troubles. Tous les ingrédients sont au rendez-vous pour combler les amateurs de polars désireux de sortir des habituelles œuvres anglo-saxonnes.

Odaira Namihei

Irezumi (Shisei satsujin jiken), de TAKAGI Akimitsu, trad. par Mathilde Tamae-Bouhon, Denoël, coll. Sueurs froides, 20,50 €

Horiyoshi I est mort, mais sa femme est encore en vie. *"Je m'occupe d'elle. C'est le moins que je puisse faire pour elle"*, explique-t-il. *"Vous voyez, quand vous faites partie de la famille de votre maître, c'est pour la vie. Et la vie, ce n'est pas une affaire d'argent. C'est une question de lien et de* kokoro *(cœur). Malheureusement, ce genre de relation maître-disciple a presque complètement disparu au Japon. Pour la plupart des jeunes, c'est juste un emploi comme un autre. Ils arrivent, font leur tâche et à la fin de la journée, ils rentrent chez eux. Mais il n'y a pas de véritable attachement à leur mentor. Voilà pourquoi je n'accepte plus d'apprentis désormais. La plupart d'entre eux ne s'intéressent qu'à mon nom."*

Après 45 ans d'expérience, Horiyoshi III cherche toujours à réaliser l'*irezumi* parfait. *"J'avais tendance à être indulgent à mon égard. Je ne pouvais pas comprendre pourquoi quelqu'un comme mon maître continuait à pratiquer et à étudier, même après être devenu un tatoueur respecté. C'est seulement plus tard que j'ai compris qu'un tatoueur, comme n'importe quel artisan, est censé mener une quête permanente sur son activité. Grâce à cela, il peut apprendre beaucoup de leçons de vie"*, lâche Horiyoshi III.

"Ainsi, il est évident que pour devenir un bon tatoueur, il faut maîtriser l'art de dessiner. Faute de quoi vous ne pourrez pas maîtriser les contours du tatouage. Cette étape affecte la suivante, c'est-à-dire l'ombrage. C'est seulement après avoir réalisé ces deux étapes que vous pouvez appliquer la couleur. Maintenant, on peut essayer de comparer ces étapes à la vie elle-même. Les contours, par exemple, peuvent être associés à ce qui relève de la planification de votre vie et des objectifs que vous souhaitez atteindre. Chaque ligne que vous dessinez ressemble à un jour dans votre vie, et chaque jour est important. Le tatouage, c'est exactement la même chose. Plus vous pratiquez, mieux vous progressez. Par ailleurs, c'est grâce à la connaissance que vous acquérez la sagesse."

Horiyoshi III termine l'encrage des fleurs qui ornent les épaules de son client. Je lui demande comment il choisit les images pour chaque client. *"Pour moi, les sujets les plus intéressants sont les mythes et les légendes. Un portrait réaliste d'une personne réelle ne fonctionne pas vraiment, sauf si vous ajoutez une touche de fantastique et si vous le dessinez comme s'il s'agissait d'un personnage légendaire. Cela dit, je commence toujours par demander quelles images mes clients aimeraient se faire tatouer. Cet homme, par exemple, a demandé une combinaison de dragon et serpent comme* shudai *(motif central). Au niveau des fleurs, les* sakura *(les fleurs de cerisier) et les pivoines sont très populaires. En ce qui le concerne, nous avons opté pour des fleurs de cerisier. Une fois que nous avons convenu du motif et du fond, c'est à moi d'organiser tous les éléments dans un design cohérent. En résumé, le tatouage est une collaboration entre le tatoueur et son client. Il est fondé sur une confiance mutuelle. Le client offre son corps comme une toile au tatoueur qui, à son tour, réalise son travail. Il faut aussi savoir que dans l'*irezumi *traditionnel, il y a quelques règles à suivre et qu'on n'est pas libre de faire ce qu'on veut"*, explique le maître tatoueur.

Puisqu'on évoque le style et les images, je lui demande ce qui rend l'*irezumi* si unique. *"Pour le dire simplement, chaque tatouage a une signification particulière"*, explique-t-il. *"Chacun d'entre eux trouve ses racines dans les mythes et les légendes du Japon, l'histoire ancienne et la religion. En outre, au Japon, nous avons quatre saisons distinctes et chaque tatouage fonctionne mieux dans un cadre saisonnier particulier. Nous prenons toujours soin d'inclure ces références saisonnières dans notre travail. Par exemple, si j'en réalise un en relation avec le printemps, j'inclus habituellement des fleurs de cerisier, tandis que des feuilles d'érable font référence à un thème d'automne. Le problème est que de nos jours, de nombreux jeunes ne connaissent pas ces vieilles histoires de sorte qu'ils choisissent un ensemble d'images disparates qui n'ont aucun rapport entre elles. Pour moi, ça n'a aucun sens. Il n'y a pas d'harmonie, pas de thème unificateur. Peut-être que chaque image unique a sa propre signification, mais l'histoire globale qui devrait s'en dégager est absente. Je ne veux pas dire qu'une collection de tatouages indépendants sur votre corps ne va pas. En principe, l'idée de ce qui est bien ou pas n'a pas de sens au niveau du tatouage, mais c'est juste que j'ai été formé d'une certaine façon et que je préfère à titre personnel l'approche traditionnelle"*, affirme-t-il.

Les tatouages sont devenus très populaires, surtout parmi les jeunes, mais Horiyoshi III n'est pas très heureux de l'acceptation progressive de cet univers par la société. *"Aujourd'hui, beaucoup de jeunes filles se font tatouer sur le bras afin de pouvoir le montrer, même dans la rue. Mais je n'aime pas ça. Cela va à l'encontre de l'esthétique du tatouage traditionnel. Je ne veux pas dire que le tatouage est une forme d'art hors-la-loi, mais je crois encore que cela fait partie de la culture underground. Les tatouages ne sont pas destinés à être montrés à tout le monde. C'est cela qui les rend si intéressants"*, conclut-il.

J. D.

www.ne.jp/asahi/tattoo/horiyoshi3/top.html

ÉVOLUTION **Avec une touche de kawaii**

Pour Aki Bonten, il ne fait aucun doute que la culture otaku peut permettre à l'*irezumi* de sortir de l'ombre.

L'avenir du tatouage au Japon se cache derrière la porte d'un appartement anonyme situé à seulement dix minutes à pied de la gare de Yokohama. Le quartier vivant des divertissements a laissé place à une zone résidentielle terne à proximité du front de mer. C'est ici, à l'étage d'un magasin de skate, que se trouve Diablo Art, le studio de tatouage d'Aki. Se revendiquant de la famille élargie du tatoueur Bonten, le style d'Aki va de l'*irezumi* traditionnel aux portraits en noir et gris, en passant par les formes géométriques dans les mêmes teintes. Mais il est surtout renommé pour ses tatouages otaku. Il y a encore quelques années, l'artiste, originaire de la cité portuaire, jouait de la basse dans le groupe hardcore Days of Oblivion. Récemment il a décidé d'arrêter pour se concentrer sur son activité artistique. Cela ne signifie pas pour autant qu'il a renoncé à la musique. Il suffit de faire quelques pas dans son minuscule appartement transformé en studio pour le découvrir en train d'écouter quelques chansons d'anime à plein volume et de mettre une touche finale à un tatouage inspiré de manga. Son client est un Suisse qui vient au Japon au moins une fois par an. Dès qu'il a terminé, Aki se débarrasse de son masque et de ses gants jetables et vient s'asseoir sur le canapé pour parler de ses passions.

"En fait, mon amour pour le dessin est antérieur à mon intérêt pour les tatouages", dit-il d'emblée. *"J'ai toujours aimé dessiner comme j'ai toujours aimé les mangas et les animes depuis mon enfance. Mais comme je fréquentais un collège particulièrement strict, j'ai dû cacher cette passion afin d'éviter d'être pris à partie par d'autres élèves. C'est à cette époque que j'ai vu un tatouage pour la première fois en vrai, sur une plage. Il y avait quelques types qui faisaient du sport avec ces images étonnantes sur leurs corps. J'ai été immédiatement frappé par leur beauté. Plus tard, j'en ai vu d'autres dans des magazines et des bandes dessinées. Puis un jour, j'ai décidé d'en avoir un moi-même. J'étais alors au lycée"*, raconte-t-il.

C'est à l'âge de 19 ans, après avoir terminé ses études secondaires, qu'Aki a commencé à penser sérieusement à devenir un artiste de tatouage. *"A cette époque, j'étais déjà tatoué, et bien sûr j'aimais toujours autant dessiner. J'en suis donc arrivé à la conclusion que ce serait cool de pratiquer mon art sur la peau d'autres personnes. Dans un certain sens, le tatouage n'est que le prolongement naturel du dessin"*, assure-t-il. *"A mes 20 ans [l'âge de la majorité au Japon], j'ai commencé à chercher un tatoueur qui accepterait de me prendre comme apprenti. Finalement, j'ai entendu parler du vétéran Bonten II. Je l'ai appelé et réussi à le rencontrer dans son atelier. Il a accepté de me prendre avec lui. Ce fût plus facile que je l'avais imaginé. Il a été très gentil avec moi. Il appartenait à la vieille école et disait à peine ce qu'il fallait faire. J'étais seulement censé apprendre en le regardant travailler."*

Deux ans plus tard, en 1998, Aki fait ses débuts professionnels, travaillant dans l'atelier de son maître dans la périphérie de Yokohama sous le nom de Hori-Ryushin. Mais en 2004, il a changé son nom pour devenir Aki Bonten et a finalement ouvert son propre atelier dans le centre de Yokohama. Il dit que son approche du tatouage a quelque peu changé au cours de ses 16 années d'exercice. *"Au début, je n'avais pas une idée très claire de ce que je voulais atteindre avec les tatouages. Ce que je veux dire, c'est que j'étais ouvert à essayer des styles différents. C'est seulement plus tard que j'ai compris que ce qui m'avait vraiment attiré dans le tatouage, c'était la possibilité de pratiquer mes compétences en dessin et de voir des gens porter mon art sur leur corps. Aujourd'hui encore, je dessine chaque fois, quel que soit le tatouage, et je continue à étudier afin d'améliorer ma technique"*, explique-t-il.

A mesure que son approche évoluait, Aki a vu un changement progressif mais substantiel parmi ses clients. *"Auparavant, j'avais l'habitude de recevoir des gros durs du genre hooligan. Mais ils ont été peu à peu remplacés par des gens ordinaires et depuis quelques années, je reçois la visite de beaucoup d'étrangers. Il semble que je sois très populaire auprès des otaku"*, reconnaît le tatoueur. Aki a commencé à faire des tatouages otaku (généralement appelés *otattoos*) vers 2006. *"Un jour, j'ai chargé sur mon blog un dessin que m'avait inspiré la série animée* Neon Genesis Evangelion*"*, se souvient-il. *"Quelqu'un l'a vu et m'a demandé de le tatouer sur son corps. Quand nous avons eu terminé, il a affiché son tatouage sur le très populaire forum Internet 2channel. Depuis cette date, j'ai reçu de plus en plus de demandes pour des* otattoos.*" "Avant que ce phénomène se développe, ce genre d'iconographie était déjà populaire auprès des amateurs de tatouage, mais les gens estimaient que ces images étaient trop détaillées pour être transformées en tatouages. Ainsi, lorsque j'ai reçu la première demande, j'ai décidé que cela valait la peine d'essayer et de prouver que cela était réalisable, et avec de très bons résultats. Désormais, je tatoue des otaku environ une ou deux fois par semaine."*

Si aujourd'hui le niveau moyen du tatouage au Japon est très élevé et si n'importe quel tatoueur professionnel peut recréer une image sur la peau, Aki estime qu'il faut être vraiment branché manga ou anime pour créer l'*otattoo* parfait. *"Vous devez comprendre que seule une personne familière avec le manga et l'anime a une connais-*



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Parfois on peut avoir l'impression d'être dans l'atelier d'un mangaka.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Aki Bonten reçoit une à deux fois par semaine des demandes pour des tatouages inspirés par des mangas ou des animes.

sance intime de tous les détails complexes concernant la personnalité de ces personnages", assure-t-il. *"Nous parlons de bishôjo et de bishônen (belles jeunes filles et beaux jeunes garçons) ou de moe (quasi fétichisme pour les personnages de mangas et d'anime). Même à mon niveau, il est impossible de tous les connaître. Quand un nouveau client vient d'abord à mon studio, nous parlons beaucoup de ce qu'il ou elle veut faire exactement. Je ne veux pas commencer un nouveau tatouage si je n'ai pas assez pas de connaissance ou si je ne connais pas suffisamment le fond de l'histoire. Aussi lorsque quelqu'un vient avec le dessin d'un personnage que je n'ai jamais vu avant, je vais regarder la série avant d'entamer quoi que ce soit sur le projet."*

Bien avant de devenir tatoueur pour les otaku, Aki était convaincu que les deux sous-cultures étaient plus proches que beaucoup de gens l'imaginaient. *"Au lycée, j'adorais le manga* Kinnikuman. Kinniku *signifie "muscle", mais le second caractère* niku *qui forme le mot signifie "viande". C'était ce kanji qui était tatoué sur le front du protagoniste. Il y a d'autres personnages de manga qui portent des tatouages. Voilà pourquoi, j'ai toujours pensé que ces deux formes artistiques pouvaient cohabiter"*, raconte-t-il.

Si certains vétérans du tatouage n'aiment pas la façon dont l'*irezumi* a évolué (voir pp. 10-11), Aki estime que cette nouvelle association avec l'iconographie issue de l'univers *otaku* est une bonne chose pour le tatouage. *"Le principal problème au Japon est lié au fait que beaucoup de gens considèrent les tatouages comme impropres. Ils en ont également peur en raison de l'association qui est faite entre tatouage et crime. Mais personne ne peut dire que les tatouages otaku sont effrayants. Au contraire, ils ont l'air mignon et ne présentent aucun danger. Je crois qu'ils ont le pouvoir de faire taire tous ceux qui sont contre les tatouages"*, estime le tatoueur de Yokohama.

Alors que l'entretien est sur le point de s'achever, je remarque un tas de dépliants pour la campagne *Sauvons le tatouage au Japon*. Nous évoquons alors brièvement les problèmes que la communauté des tatoueurs japonais a rencontrés au cours des dernières années. *"Je pense que le seul moyen de désamorcer la situation est de créer un système de licence approuvé par l'État"*, explique-t-il. *"Ce n'est que le jour où les tatoueurs seront reconnus comme des professionnels avec des normes de travail et de sécurité éprouvées que nous pourrons espérer être acceptés par la société."*

J. D.

http://diabloart.jp



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Seule une bonne connaissance de l'univers otaku permet de réaliser des tatouages réussis.

LECTURE **Tout, tout sur les tattoos**

Fidèle à son désir de mieux décrypter la culture japonaise, l'éditeur vient de faire paraître un excellent livre sur l'*irezumi*.

Depuis que Donald Richie a été le premier en 1980 à susciter l'intérêt des lecteurs occidentaux pour les tatouages japonais, de nombreux livres de qualité différente ont été publiés sur ce sujet. La plupart d'entre eux ont évidemment mis l'accent sur la beauté visuelle de l'*irezumi* traditionnel plutôt que sur le fond.

Puis, est arrivé Brian Ashcroft, un explorateur intrépide de la culture décalée nippone qui a déjà abordé des sujets passionnants comme les *game centers* et les écolières. En collaboration avec le tatoueur Hori Benny installé à Ôsaka, il a choisi d'expliquer *"les principales images utilisées dans le tatouage au Japon afin d'éviter aux lecteurs de se faire tatouer des choses qu'ils ne comprennent pas ou, pire, qu'ils finiront par regretter."* Toutefois, le livre ne se limite pas qu'à cela dans la mesure où, pour expliquer l'iconographie du tatouage et la signification des principaux motifs qui sont habituellement tatoués sur les corps des gens, les auteurs se sont plongés dans l'Histoire et la Culture japonaise avec un grand H et un grand C, pour proposer en définitive beaucoup plus que ce que le titre du livre laisse entendre.

Un autre point positif concernant ce livre, c'est que Ashcroft et Benny ont une approche rafraîchissante et ouverte sur le sujet. Ils sortent des sentiers battus du tatouage traditionnel et offrent au lecteur un large éventail du tatouage japonais. Le Japon est certes célèbre dans le monde entier pour ses justaucorps complexes, mais l'univers du tatouage nippon est beaucoup plus vaste que cette spécialité. Voilà pourquoi dans ce livre, vous trouverez aussi bien le classique *tebori* (tatouage à la main) que les tatouages de *kanji* (caractères chinois) à côté de dessins plus modernes, de motifs occidentaux et d'œuvres d'inspiration *otaku*.

Le livre commence par une introduction dans laquelle les auteurs présentent leur sujet, d'une manière vivante, évitant le style académique rébarbatif que l'on rencontre trop souvent dans ce genre de publication. Cela ne signifie pas pour autant que l'ouvrage n'est pas bien documenté. A partir de la signification du mot *irezumi* et d'autres termes que les Japonais utilisent pour évoquer le tatouage, les deux auteurs nous disent tout ce qu'il faut savoir sur la tradition du tatouage au Japon, sa relation avec la culture underground, et sa fusion en cours avec la culture pop, fournissant à chaque étape des images intéressantes pour illustrer les points abordés. En outre, tout au long du livre, nous trouvons des explications utiles sur les outils que chaque tatoueur utilise, l'évolution des règles et des réglementations ou encore les différents types de justaucorps, c'est-à-dire les tatouages recouvrant tout le corps.

Les autres chapitres se concentrent sur différents motifs de tatouage et leur signification pour la personne qui le porte. Les tatouages traditionnels japonais sont constitués d'un seul grand récit ou d'un sujet symbolique tiré de l'histoire du pays, des mythes et des légendes. Ils sont habituellement embellis avec d'autres éléments complémentaires que ce soit des caractères chinois, des fleurs, des animaux, des dieux ou des héros populaires. On nous explique pourquoi les gens choisissent certaines images et quelles sont les bonnes combinaisons (et pourquoi, dans de nombreux cas, les motifs centraux sont entourés par de l'eau ou des nuages). La partie que j'ai appréciée le plus sont les interviews. A la fin de chaque chapitre, nous trouvons des profils très intéressants de tatoueurs célèbres qui parlent de leur philosophie et de leur approche du tatouage. Elles sont accompagnées par des conversations avec des gens qui ont décidé de se tatouer, ce qui permet de saisir les motivations de leur choix.

Il est évident que dans un ouvrage consacré aux tatouages, les photos volent la vedette. Et à cet égard, il n'y a pas lieu d'être déçu. La qualité des 350 photos couleurs est plutôt élevée même si elles proviennent de sources différentes (la plupart d'entre elles ont été apportées par les tatoueurs eux-mêmes). S'il existe bien d'autres cultures du tatouage qui méritent une égale attention, il faut bien reconnaître que les tatouages japonais occupent incontestablement une place particulière dans le cœur de beaucoup de fans à cause de leurs significations puissantes et leur magnifique esthétique. Dans la tradition du travail bien fait de l'éditeur Tuttle, la maquette du livre est claire et très bien organisée. Le choix du papier plutôt brillant pour les pages est judicieux pour ce genre de publication où les images sont prépondérantes. Bénéficiant d'une solide reliure, l'ouvrage peut être manipulé en toute confiance, sans crainte de le voir s'abîmer.

J'ai vraiment apprécié ce livre. J'ai aimé son style clair et engageant, l'écriture des auteurs, la maîtrise de leurs connaissances, la présence de tatoueuses ainsi que tous les conseils pratiques pour les personnes qui voudraient franchir le pas et se faire tatouer. Si vous envisagez d'avoir un tatouage de style japonais, ce livre répondra à toutes les questions que vous pourriez vous poser. Mais même si vous n'avez pas de tatouages et aucune intention d'en posséder un, ce livre vous ouvrira des nouvelles perspectives sur un aspect souvent mal compris de la culture japonaise.

J. D.



Le tatouage dans tous ses états.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



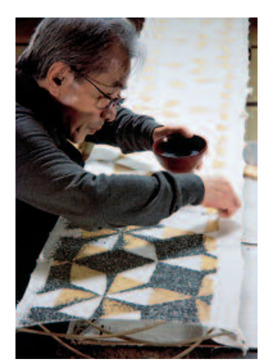
RÉFÉRENCES

JAPANESE TATTOOS: HISTORY, CULTURE, DESIGN,
de By Brian Ashcroft and Hori Benny,>Tuttle, 2016, 160 pages, $17.95.


SOMALI
et
l'esprit de la forêt
Un duo attachant
dans un nouvel
univers fantasy unique
imaginé par Yako Gureishi.
APPROUVÉ par KORÉ YAMAZAKI
auteur de
The Ancient Magus Bride
© Kore Yamazaki / MAG Garden
SOMALI et l'esprit de la forêt 1
10 novembre 2016
- TOME 1 -
komikku コミック出版 ÉDITIONS
Retrouvez Komikku Éditions
sur les réseaux sociaux
www.facebook.com/komikku
www.twitter.com/komikku
© 2015 by YAKO GUREISHI / NSP Approved Number ZCW-68F

EXPOSITION **Un trésor vivant à la MCJP**

Élevé au rang de "Trésor national vivant", MORIGUCHI Kunihiko perpétue la tradition de teinture de tissus appelée *yûzen* qu'il a profondément renouvelée. Ses kimonos novateurs sont ornés de motifs souvent géométriques. Ils sont le produit de sa connaissance des arts graphiques européens qu'il a étudiés à Paris et de son apprentissage dans l'atelier de son père, lui-même éminent maître du *yûzen*. L'exposition proposée par la Maison de la culture du Japon à Paris est un condensé de 50 ans de création. MORIGUCHI Kunihiko a en effet sélectionné 26 de ses kimonos, du premier qu'il réalisa en 1967 à celui qu'il a spécialement conçu pour cette rétrospective. Subtiles et rigoureuses, ses œuvres sur papier japonais réalisées dans cette même technique du *yûzen* témoignent elles aussi de la recherche d'une forme de perfection. Baptisée "Vers un ordre caché", cette exposition rétrospective est l'occasion de découvrir un travail unique et de méditer sur le travail de cet artiste hors norme.


© Nikkei Visual Inc.

Du 16 novembre au 17 décembre 2016, Entrée libre du mardi au samedi de 12h à 20h, salle d'exposition (niveau 2). 101 bis, quai Branly 75015 Paris

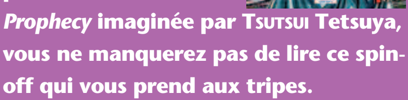
MUSIQUE **La pop japonaise pour les nuls**



Certains en ont entendu parler. D'autres en sont des fans absolus. Mais la plupart des gens ne savent pas ce que recouvre la J-pop. Dans cet ouvrage richement illustré qui ravira les amateurs de pop made in Japan, Violetta Vasic offre un tour d'horizon de la scène actuelle. Il s'agit d'une sélection des artistes et des groupes les plus en vogue avec pour chacun une petite notice explicative ou des entretiens qui permettent de saisir leur parcours. On regrettera seulement l'introduction un peu courte qui aurait mérité d'être plus étoffée compte tenu du sujet.

J-pop, cette musique venue d'Asie, de Violetta Vasic, éd. Huginn et Muninn, 2016, 27 €.

MANGA **Violence à tous les étages**



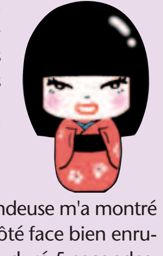
Vous êtes prévenus. Si vous n'aimez pas la violence, tournez les talons. En revanche, si vous avez adoré la première mouture de *Prophecy* imaginée par TSUTSUI Tetsuya, vous ne manquerez pas de lire ce spin-off qui vous prend aux tripes.

Prophecy [The copycat], tome 1, de TSUTSUI Tetsuya et OBATA Fumio, trad. de Anne-Sophie Thevenon, Ki-oon, coll. Seinen, 7,90 €.

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Les cadeaux, ça n'emballe pas toujours

Je rêvais de vivre en France et de retourner de temps en temps dans mon pays. Ce rêve s'est réalisé et je peux aujourd'hui repartir une ou deux fois par an au Japon pour des raisons aussi bien professionnelles que personnelles. Avant de partir, je dépense à chaque fois beaucoup d'énergie à trouver des cadeaux pour tous ceux que je compte voir sur place. Car là-bas, "ça ne se fait pas" de rendre visite à quelqu'un les mains vides. Tout au début, malgré aucune difficulté à trouver des produits sympathiques, j'ai rencontré un problème inattendu à la caisse d'une boutique. On a mis tous mes achats, y compris un parfum de luxe, dans un sac plastique comme on l'aurait fait dans un quelconque supermarché, alors qu'il me fallait un joli emballage cadeau pour chacun d'entre eux. Je pensais qu'on faisait preuve de discrimination parce que j'étais une Asiatique.



Je suis pour l'écologie, mais la culture et la tradition japonaises ne me permettent pas de faire un cadeau sans emballage papier. Une fois, chez un pâtissier parisien, j'ai demandé un paquet cadeau pour une boîte de chocolats. Au bout de 20 minutes, la vendeuse m'a montré très fièrement le paquet, le côté face bien enrubanné. Mon enthousiasme a duré 5 secondes. Vu de près, il y avait plusieurs traces de plis ratés, puis quand j'ai tourné le paquet... il était rempli de bouts de scotch, comme s'il s'agissait de l'œuvre d'un enfant de 3 ans. Une autre fois, en période de Noël dans un centre commercial, j'ai eu le même résultat en recourant au service d'emballage à 2 €. Chaque fois, j'ai fini par acheter du papier et refaire l'emballage moi-même. J'ai mis du temps à comprendre qu'en France, l'emballage cadeau sert plutôt à être déchiré pour montrer la joie de découvrir son contenu, contrairement au Japon où on ne l'ouvre pas tout de suite en considérant que c'est l'attention d'offrir un cadeau qui compte et pas le contenu. La logique française est plus simple.
Aujourd'hui, à vrai dire, je rêve de pratiquer la coutume française… et de ne pas ramener de cadeaux à tout le monde !

LECTURE Une invitation à la révolte

Fidèle à son engagement de publier des mangas de qualité, Akata nous offre une belle adaptation du roman *Le Bateau-usine.*

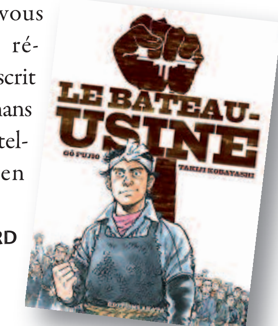


Œuvre unique d'un auteur qui mourra sous la torture de la police politique, Le Bateau-Usine (Kanikôsen) a marqué à jamais l'histoire de la littérature japonaise. C'est tellement vrai que ce roman prolétarien a fait l'objet de plusieurs adaptations cinématographiques en 1953 et en 2009. Il a aussi été adapté plusieurs fois sous forme de manga afin de répondre à une forte demande de la part d'une partie de la jeunesse japonaise. Cette dernière, victime d'une crise économique sans précédent, se retrouvait au début des années 2000 dans une phase accélérée de précarisation et cherchait des réponses à un malaise social croissant. A l'instar de la première adaptation au cinéma, celle signée YAMAMURA Sô, qui se caractérisait par une qualité largement au-dessus de la moyenne grâce à des dialogues et une tension dramatique à la hauteur de celle présente dans le roman originel, le premier manga, qui en a été tiré en 2006, est de loin le meilleur de tous.

Signé FUJIO Gô, ce manga avait comme ambition première lors de sa sortie au Japon de permettre aux étudiants de comprendre "en 30 minutes" les tenants et les aboutissants du roman de KOBAYASHI Takiji. Si l'éditeur français Akata a choisi d'effacer cette référence présente sur la couverture originelle, c'est qu'il estime que l'œuvre s'adresse en définitive au plus grand nombre et que le manga offre une excellente alternative à la lecture du roman publié en France chez Allia en 2015. C'est d'ailleurs sa traductrice, Evelyne Lesigne-Audoly, qui signe la préface de la version française manga. *"J'ai hâte de voir ce que tu feras de cette lecture, lecteur. De voir comment elle donnera forme à tes pensées et à tes actions ; quel prisme elle constituera pour façonner ta vision du monde !"* écrit-elle. On comprend pourquoi elle s'adresse en ces termes au lecteur dans la mesure où FUJIO Gô restitue parfaitement bien l'ambiance et la dureté des rapports entre patrons et ouvriers grâce à ses dessins comme l'avait fait 80 ans plus tôt le romancier avec des mots.

C'est un manga de combat que l'équipe d'Akata a choisi de nous mettre entre les mains et sa lecture ne laissera personne indifférent, y compris celles et ceux qui ne s'intéressent pas à cette forme d'expression. Pour les convaincre de faire une exception, on pourrait ajouter que le grand écrivain et dramaturge INOUE Hisashi avait loué cette adaptation lors de sa parution au Japon. L'éditeur a également repris le texte d'accompagnement originel signé SHIMAMURA Teru, le meilleur spécialiste de la littérature prolétarienne au Japon. Voilà pourquoi en lisant ce manga, vous ferez une plongée dans l'histoire du Japon contemporain et vous enrichirez votre réflexion. Ce livre s'inscrit dans la veine des romans graphiques qui ont tellement le vent en poupe de nos jours.

GABRIEL BERNARD



RÉFÉRENCES

LE BATEAU-USINE, de FUJIO Gô d'après le roman de KOBAYASHI Takiji, trad. par Miyako Slocombe, Editions Akata, 2016, 7,95 €.

INTERVIEW Une conscience toujours à vif

Depuis qu'elle a entamé sa carrière d'écrivain, YÛ Miri n'a eu de cesse de s'intéresser à ceux qui n'ont nulle part où aller.

Romancière reconnue et couronnée par le prestigieux prix Akutagawa, l'équivalent du Goncourt, en 1997, YÛ Miri a choisi de mener une existence au plus proche de ceux qui souffrent. Zoom Japon l'a rencontrée lors de son récent passage à Londres où elle était venue évoquer son travail d'écrivain à quelques mois de la sortie de son premier roman traduit en anglais.

Avant de commencer à vous lancer dans l'écriture, vous avez été actrice dans la troupe Tokyo Kid Brothers. Qu'est-ce qui vous a conduit vers le théâtre ?

YÛ Miri : En fait, je n'ai pas vraiment pu choisir ce que je voulais faire dans la vie. Quand j'étais à l'école primaire, j'ai réussi les examens pour entrer au collège, mais je ne m'y sentais pas à mon aise. Etait-ce l'ambiance du lieu, ou peut-être juste l'idée d'apprendre des choses qui ne me convenaient pas, je ne sais pas. Toujours est-il que j'ai refusé d'aller à l'école et j'ai commencé à consulter un psychiatre. J'ai fini par être expulsée de l'établissement. Après cela, j'ai passé le plus clair de mon temps sous la surveillance stricte de ma mère, parce que j'avais déjà fugué plusieurs fois et tenté de me suicider à plusieurs reprises. De sorte qu'elle ne pouvait pas vraiment me laisser sortir. Nous avons poussé au maximum nos limites psychologiques, au point de retrouver ma mère debout à mon chevet à minuit, un couteau de cuisine à la main et de vivre d'autres épisodes sombres. Une fois, elle m'a dit vouloir s'entretenir avec moi en dehors de la maison. Nous sommes parties avec sa moto, mais elle a essayé de nous précipiter dans la mer. Ce fut un moment extrême où elle était prête à me supprimer et à se tuer par la même occasion. Il fallait absolument que je quitte cette maison. Peu importe où, je devais partir. C'est tout.

C'est comme ça que vous avez rejoint la troupe Tokyo Kid Brothers ?

Y. M. : Oui. C'est un heureux concours de circonstances qui m'a conduit jusqu'à cette troupe. Je m'étais enfuie pendant que ma mère dormait pour me rendre dans le quartier de Harajuku, à Tôkyô, où elle venait tout juste de se produire. J'avais 16 ans quand j'ai rejoint la troupe, mais ce n'était pas le résultat d'un cheminement que j'avais déterminé à l'avance. Comme j'avais été expulsée de l'école, mon niveau de connaissances était faible au point que je ne pouvais prétendre à la plupart des emplois à temps partiel les moins qualifiés. Devant cette quasi absence d'options, j'ai choisi la voie du théâtre parce que le parcours scolaire n'y avait aucune importance.

Ne pensez-vous pas que vous auriez pu continuer dans cette voie et devenir aussi célèbre qu'aujourd'hui dans la mesure où cela vous correspondait ?

Y. M. : Hmm ... A vrai dire, je ne crois pas que j'étais faite pour cela. Depuis mon entrée au collège, j'ai toujours eu l'impression d'être en équilibre et qu'un simple pas de travers aurait provoqué ma chute aussi bien à la fois à la maison qu'à l'école. L'écriture m'est donc apparue comme le dernier moyen pour rester accrochée à cette plate-forme étroite, juste assez grande pour moi et sur laquelle je pouvais tenir debout.

Alors, pourquoi vous êtes-vous tournée vers l'écriture de romans?

Y. M. : J'ai écrit une dizaine de pièces et même remporté le prix KISHIDA Kunio. Cependant, l'écriture théâtrale est un long processus créatif où vous écrivez le script, avant de le céder au metteur en scène puis aux acteurs. J'ai peu à peu commencé à sentir la nécessité de m'affranchir de ce cycle où le résultat final de mon art dépend de la qualité de sa production afin d'offrir mon travail plus directement au lecteur dans une relation plus personnelle. C'est comme ça que j'ai commencé à écrire des romans et que je continue à le faire encore aujourd'hui. Cela ne signifie pas pour autant que j'ai mis un terme à l'écriture de pièces. Je pense d'ailleurs en écrire une bientôt.

Quel genre de pièce aimeriez-vous écrire aujourd'hui ?

Y. M. : Je vis à Minami Sôma, dans la préfecture de Fukushima. Je travaille à la radio où je produis quelques émissions pour la station de radio d'urgence. C'est une station de radio qui diffuse en cas de catastrophes majeures lorsque les voies de communication ordinaires sont coupées, en fournissant des informations pratiques. Ce n'est pas une station qui diffuse ses programmes en permanence, mais seulement quand les effets d'une catastrophe se font sentir. Minami Sôma se trouve à proximité de la centrale accidentée de Fukushima Dai-ichi, et de nombreuses personnes vivent encore dans des logements temporaires. Avant le 11 mars 2011, sa population dépassait les 70 000 habitants, mais à quelques mois du sixième anniversaire des événements, ils ne sont plus que 50 000. Il est évident que certaines personnes sont décédées, mais beaucoup d'habitants ont été évacués hors de la ville et vivent encore aujourd'hui comme des réfugiés. C'est dans ce contexte que je présente chaque semaine une émission de 30 minutes au cours de laquelle nous faisons la part belle à leur histoire, en invitant à chaque fois deux personnes à discuter. Nous avons reçu toutes sortes de paires allant des maris et femmes, au couple d'amis en passant par l'étudiant et son professeur, des collègues de travail, des frères et sœurs, ou même des commerçants et leurs clients. Au total, ce sont quelque 420 personnes qui sont passées par le studio.

Je me suis demandée si je pouvais en créer une pièce. Toutes ces personnes ont beaucoup souffert du séisme de mars 2011 et continuent d'en souffrir. Elles sont également en partie passive en ce sens où elles reçoivent des aides. Voilà pourquoi je pense que ce serait bien si je pouvais les aider à exprimer quelque chose de façon plus directe avec leurs propres voix.



Marcus Rose pour Zoom Japon

J'aimerais faire appel aux gens ordinaires pour interpréter des rôles, plutôt que de me tourner vers des acteurs professionnels. Les dialogues ne se feraient pas en japonais standard, mais dans le dialecte local.

Comme vous vivez à Minami Sôma et que vous vous intéressez aux problèmes sociaux et politiques, de nombreuses personnes estiment que vous êtes un auteur engagé. Avez-vous la même opinion de vous-même ?

Y. M. : Je ne fais pas tout cela parce que je veux m'engager politiquement. Il se trouve que la centrale accidentée s'appelle "Fukushima", mais en réalité, c'est une installation opérée par Tokyo Electric Power Company (Tepco) et l'électricité qu'elle générait n'était pas destinée à la population de la préfecture de Fukushima, mais entièrement à celle de la région de Tôkyô. Lorsque j'ai commencé à réaliser cela, j'ai compris que cette catastrophe n'était pas arrivée dans la lointaine préfecture de Fukushima. J'ai commencé à comprendre que, en tant qu'individu ayant vécu toute sa vie dans la capitale, j'étais tout aussi responsable de la situation.

Qu'est-ce qui vous a motivé à venir vous installer dans la région ?

Y. M. : En écoutant les histoires de ces 420 personnes rencontrées pour mon travail à la radio, j'en suis venue à prendre la mesure de leurs difficultés quotidiennes. Non pas tant les problèmes liés à la radioactivité que les questions touchant l'économie locale. Dans cette région vivant essentiellement de l'agriculture, la catastrophe a rendu presque impossible la poursuite de cette activité. Même si les tests de césium sont normaux, personne ne veut acheter les produits locaux. Certains producteurs de lait et d'autres agriculteurs ont été poussés au suicide. En outre, dans les zones côtières de Fukushima, qui sont tout à fait différentes des villes en ce sens que de nombreuses familles composées de deux ou trois générations vivent sous le même toit : vous y trouvez des parcelles de terres autour desquelles s'organisent de véritables petits hameaux composés d'un bâtiment principal, une annexe, une maison pour les parents âgés qu'on appelle "inkyo", un hangar, des terres arables, des rizières et des zones boisées. C'est là que vivent des familles élargies au sein desquelles il existe des liens extrêmement forts. Pour donner un exemple, on peut voir un enfant que sa mère allaite se retrouver dans la maison d'à côté où la mère lui donnera aussi le sein. Il existe aussi dans la région une spécialité appelée *hokki gohan* (palourdes au riz). Parfois une famille qui en prépare peut aussi vouloir manger du riz blanc. Pour cela, il suffit d'aller taper à la porte du voisin pour en emprunter. Il existe une solidarité très forte entre eux, complètement différente des relations en vigueur dans les grandes villes. Mais à la suite de la catastrophe nucléaire, il est souvent arrivé que l'on évacue seulement les jeunes vers d'autres préfectures en laissant derrière les parents âgés. Ce fractionnement des familles est un véritable problème. Je me suis donc dit que si je devais continuer à vivre tranquillement à Kamakura, au sud de Tôkyô, et à me rendre ici juste pour mon travail à la radio, je ne pourrais pas être en mesure de comprendre les difficultés que ces gens rencontrent dans leur vie quotidienne. Voilà pourquoi j'ai décidé de m'installer à Minami Sôma.



Sortie parc, gare d'Ueno (JR Ueno Eki Kôen-guchi), trad. de Sophie Refle, Actes Sud, 2015,16,80 €.

Dans *Sortie parc, gare d'Ueno (JR Ueno Eki Kôen-guchi)* paru en France il y a tout juste un an, pourquoi avez-vous décidé d'écrire sur les sans-abri ?

Y. M. : J'ai commencé à écrire des romans à l'âge de18 ans et j'en ai aujourd'hui 48. Cela fait près de 30 ans. Dans les entretiens que j'ai accordés au cours de ces années, l'une des questions les plus récurrentes a été : "*Pour qui écrivez-vous ?*". Et j'ai invariablement répondu que "*J'écris pour les gens qui n'ont nulle part où aller*". Je continue à le faire parce que mes sentiments n'ont tout simplement pas changé. Cela revient à me demander pourquoi j'ai commencé à écrire en premier lieu. Parce que je n'avais nulle part où aller dans ce monde que ce soit à la maison ou à l'école. je me suis mise à écrire et à créer un autre monde. Je veux donc écrire sur ceux qui n'ont plus rien à eux, que ce soit les sans-abri et ceux dont les maisons ont été tellement polluées par la catastrophe nucléaire qu'ils ne pourront pas y retourner. Je ne peux pas avoir l'esprit tranquille si je n'écris pas sur ces gens.

Est-ce que votre dernier ouvrage publié au Japon, *Neko no Ouchi* [La Maison du chat, inédit en français] est fondé sur votre expérience depuis votre déménagement à Minami Sôma ?

Y. M. : Oui. Pour résumer brièvement, je pense qu'il existe toujours dans la vie un chemin pour échapper au désespoir. Depuis que je suis à Minami Sôma, j'ai remarqué avec quelle diligence les gens vivaient leur propre existence. Il y a une petite rue commerçante près de chez moi. Chacun des magasins qui la compose, que ce soit le marchand de chaussures, la boutique

de vêtements, le boucher, le fleuriste ou le poissonnier, est géré entièrement par les membres d'une même famille. Et en les observant, vous pouvez constater qu'aucun d'entre eux ne roule sur l'or. Mais cela ne les empêche pas d'être diligent dans leur façon de travailler. Par exemple, si vous allez chez le cordonnier pour réparer un talon, il ne se contentera pas de le rafistoler. Il réalise un travail de qualité. Un jour, j'ai demandé au tailleur de transformer un de mes kimonos pour en faire une robe de soirée, mais il ne m'a pas facturé pour le service que cela demandait.
Il en va de même pour le poissonnier. Ailleurs, les sashimi sont généralement prédécoupés et emballés pour la vente. Mais à Minami Sôma, les gens font la queue à l'extérieur des poissonneries leur assiette à la main. Ils demandent du thon ou un peu de bonite en plus, et le poissonnier leur découpe et leur met sur l'assiette sous leurs yeux. Et ce n'est pas cher non plus ! J'ai eu un jour un poissonnier dans mon émission et je lui ai demandé si c'était pesant pour lui de faire tout cela. Il m'a répondu que non parce que ses clients apprécient cette différence. C'est comme ça que la vie se déroule ici. Tout le monde vit dans une communauté qui se serre les coudes.
Cela me met en colère de voir ces gens qui vivent en marge du cynisme économique ambiant être affectés si durement par une centrale nucléaire, laquelle est l'incarnation de ce système économique. Mais en même temps, j'ai été très touchée de les voir mener leur existence humble en dépit des difficultés et de leur tristesse d'avoir perdu des êtres chers. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de décrire de façon sincère des scènes de la vie quotidienne dans ce roman.

Plus de cinq ans après la tragédie de 2011, qu'en est-il ?
Y. M. : Je dirais que ces gens ont été oubliés. Immédiatement après la catastrophe, les médias ont afflué dans la région, à la recherche pour la plupart d'images fortes. Les journalistes demandaient aux gens s'ils accepteraient qu'on photographie leur maison et si quelqu'un répondait : "ma maison n'a pas été touchée par la vague", ils ne cachaient pas leur déception. Une tragédie de cette nature, en dépit de ce qu'elle représente de malheur pour des individus, ne représente qu'un simple produit pour les médias. Pourtant les gens de la télévision et ceux de la presse écrite ne cessent de dire que des émissions sur les tremblements de terre ne font pas de bonnes audiences ou que les livres sur ce sujet ne se vendent pas.
Tôkyô a maintenant les yeux tournés vers les prochains Jeux olympiques et les gens semblent ne plus penser qu'à ça. Il n'en reste pas moins que de nombreux projets de reconstruction n'ont pas reçu de financement à venir, ou qu'ils ont été retardés en raison de la hausse du prix des matériaux de construction à cause de la préparation du rendez-vous olympique. Pour cette raison, de nombreuses victimes de la catastrophe vivent encore dans des logements temporaires. Dans mon émission de radio, une personne a fait ce commentaire incroyablement fort après avoir entendu que Tôkyô avait été choisi pour organiser les prochains Jeux olympiques : *"Pour les gens de la capitale qui ressemble à un puissant éléphant, Minami Sôma n'est qu'une minuscule fourmi. Ils s'en fichent donc s'ils doivent nous écraser"*. Il est clair que les événements de mars 2011 sont déjà oubliés là-bas et les populations locales sont blessées par ce qui s'apparente à un oubli.



Neko no ouchi [La Maison des chats, inédit en français], éd. Kawade Shobô Shinsha, 2016, 1 620 ¥

Avez-vous l'intention justement d'écrire quelque chose sur les Jeux olympiques de 2020 ?
Y. M. : Mon roman *Sortie parc, gare d'Ueno* dépeint l'histoire des gens issus de la région très pauvre du Tôhoku qui ont quitté leurs foyers pour travailler à la préparation des premiers Jeux olympiques de Tôkyô qui se sont déroulés en 1964. Ils ont été utilisés puis mis au rebut, avant de devenir en fin de compte des sans-abri. Actuellement, bon nombre de personnes qui travaillent sur les chantiers de construction dans le Tôhoku sont attirées vers les sites olympiques où les salaires sont plus élevés. A cause de cela, il y a pénurie de personnel pour la reconstruction et la décontamination de la région. On est donc obligé d'aller recruter dans des régions où les salaires sont encore plus bas, comme Nishinari à Ôsaka ou à Okinawa. Cela signifie que certains d'entre eux ne sont pas loin de devenir un jour des sans-abri s'ils n'ont pas d'assurance-maladie, pas de famille ou s'ils sont déjà faibles. A Minami Sôma aujourd'hui, il n'est pas rare de voir ces travailleurs migrants sans assurance se rendre dans les hôpitaux pour des consultations, avant de s'enfuir lorsque vient le temps de payer. Il y a aussi beaucoup d'alcooliques et cela affecte la tranquillité et la sécurité publique. Ce n'est pas bon pour la région, mais en même temps je ne peux m'empêcher d'être triste pour eux. Certains d'entre eux meurent pendant qu'ils travaillent. Lorsque cela arrive, personne ne vient pour recueillir leurs cendres après la crémation. Il y a un temple près de chez moi où vous pouvez voir, comme dans d'autres temples de Minami Sôma, qu'il est devenu l'ultime lieu de repos pour ces travailleurs migrants les plus pauvres du pays. Je veux écrire à ce sujet, car, après tout, cela fait partie de la réalité des Jeux olympiques de Tôkyô à venir.

PROPOS RECUEILLIS PAR HARA SATOMI

PHOTOGRAPHIE Sur les traces d'Ueda Shôji

La meilleure spécialiste française du célèbre photographe de Tottori nous permet de découvrir l'univers qui a nourri son œuvre.

Sakaiminato, petite ville côtière située à la pointe de la péninsule Yumigahama dans la préfecture de Tottori (voir *Zoom Japon* n°3, septembre 2010), est un des principaux ports de pêche de la mer du Japon. La première impression est pourtant celle d'une petite ville où règne un calme presque inquiétant, avec ses rues sans passants et ses parkings vides. Moins touristique que Yonago, ville thermale voisine, celui qui s'y aventure aujourd'hui pense arriver au bout du monde et doit savoir ce qu'il cherche. Berceau de MIZUKI Shigeru, célèbre auteur de mangas des années 60, c'est aussi ici que naît UEDA Shôji en 1913. Fils d'artisan - son père, Tsunejurô fabrique des socques traditionnelles en bois *(geta)* - il est fils unique. Alors qu'il est passionné de peinture et de poésie et se rêve très tôt artiste, ses parents l'orientent vers la photographie. Cet "art moderne" présente, selon eux, l'avantage d'être une forme d'artisanat qui a des chances de faire vivre celui qui le pratique. En guise de consolation et d'encouragement, le jeune UEDA reçoit son premier appareil photo, un Vest-Pocket Kodak, véritable luxe pour l'époque. Il suit les cours de l'Université de Yonago, tout en pratiquant de plus en plus régulièrement la photographie, à une époque où les clubs d'amateurs se multiplient. En 1932, il part étudier à l'Ecole orientale de Photographie de Tôkyô. De retour à Sakaiminato au bout d'un an, avec son diplôme en poche, il ouvre son premier studio. Dès lors, UEDA conjugue son activité commerciale avec ses travaux personnels.

Sa carrière démarre réellement en 1937 quand il devient un des membres fondateurs du Chûgoku shashin shûdan, groupe de photographes amateurs de sa génération. Loin de l'agitation artistique de la capitale, UEDA puise son inspiration à la fois dans les cultures européennes, qu'il découvre à travers des magazines, et japonaise. Il développe rapidement son propre style, détaché des grands mouvements de l'histoire de la photographie d'après-guerre, notamment le photojournalisme et le surréalisme. *Ueda-chô,* appellation donnée à son style si particulier, s'esquisse avec la photographie *Shôjo shitai ("Les quatre filles")* réalisée en 1939. Dans cette image, le photographe demande simplement à quatre fillettes rencontrées sur la plage de poser les unes à côté des autres. Cette mise en scène impromptue restera parmi ses plus célèbres images et marque le début d'un travail dans les dunes de Tottori, thème qui lui restera cher toute sa vie. Parfois appelées "les dunes d'UEDA" tant il y a laissé une empreinte mémorable, ces montagnes de sable sont situées à une centaine de kilomètres de Sakaiminato. Il y emmène souvent son épouse, SHIRAISHI Norie, et ses enfants qu'il invite à poser dans un décor minimaliste. 70 ans plus tard, sa fille Kako, qui vit aujourd'hui à Tôkyô, se souvient encore de ces moments avec émotion. Elle raconte que, malgré l'esprit bon enfant des séances du dimanche, son père leur accordait une liberté limitée. Chacun avait un rôle bien précis à jouer et c'était bien UEDA le chef d'orchestre.


DOMON Ken et Asakura, 1949.

En 1949, la publication dans un magazine de la série *Watashi no kazoku ("Ma famille"),* résultat de ces mises en scène en famille, fait sensation. Dans ces saynètes, l'artiste n'hésite pas à introduire des accessoires originaux tels qu'un chapeau ou un parapluie, devenant ainsi des symboles de son style ludique et décalé. La même année, il participe à une séance commémorative dans les dunes avec ses confrères DOMON Ken et MIDORIKAWA Yôichi. A peine un an plus tard, en 1951, UEDA organise sa première séance de nu dans les dunes. Dans les années 1980, après le décès de son épouse qui l'affecte profondément, il retourne sur les lieux de ses photographies les plus célèbres à la demande de son fils Mitsuru. S'il y retrouve la magie du lieu, il invente une nouvelle façon de structurer l'espace, avec un champ de vision plus large. Aujourd'hui, ces mêmes dunes sont une véritable attraction touristique : armés de leur parapluie par temps de pluie et de vent, les visiteurs deviennent malgré eux des personnages d'UEDA.

Si tout au long de sa vie, le photographe a considéré les dunes comme son studio, il en est de même pour toute sa région. Il disait souvent que le ciel et la mer, éléments incontournables du paysage côtier de Tottori, étaient une toile de fond idéale. Il en admire les variations de teintes au fil des saisons, créant ainsi une délicate palette de gris pour ses photographies en noir et blanc, qui forment une grande partie de son œuvre. Sa curiosité et son audace le poussent à explorer les environs sans jamais se lasser, passant un temps considérable sur les mêmes lieux. Souvent, il observait les enfants sur le chemin de l'école, dont les rires résonnaient dans les rues de son attachante bourgade de province. D'une timidité maladive,



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Les promoteurs du musée UEDA Shôji implanté, en 1995, au pied du mont Daisen ont aussi choisi de s'amuser avec les accessoires du photographe.

UEDA Shôji était plus à l'aise avec les enfants, à qui il consacre la série *Dôreki ("Le calendrier des enfants")* de 1955 à 1970, célébration onirique du passage des saisons au rythme des festivités populaires locales. De 1974 à 1985, en plusieurs petites histoires, il se replonge dans ses archives à l'initiative d'une proposition éditoriale originale du magazine *Kamera Mainichi*. Le photographe est invité à adopter une démarche rétrospective en développant de vieux négatifs oubliés, tout en mêlant ces images à des clichés plus récents. Cette série, *Chiisai Denki ("Une Petite Biographie")*, est une déambulation dans les paysages de son enfance. Sans chronologie aucune mais se prolongeant sur plusieurs années, elle souligne le lien fort entre la photographie et le temps qui passe.

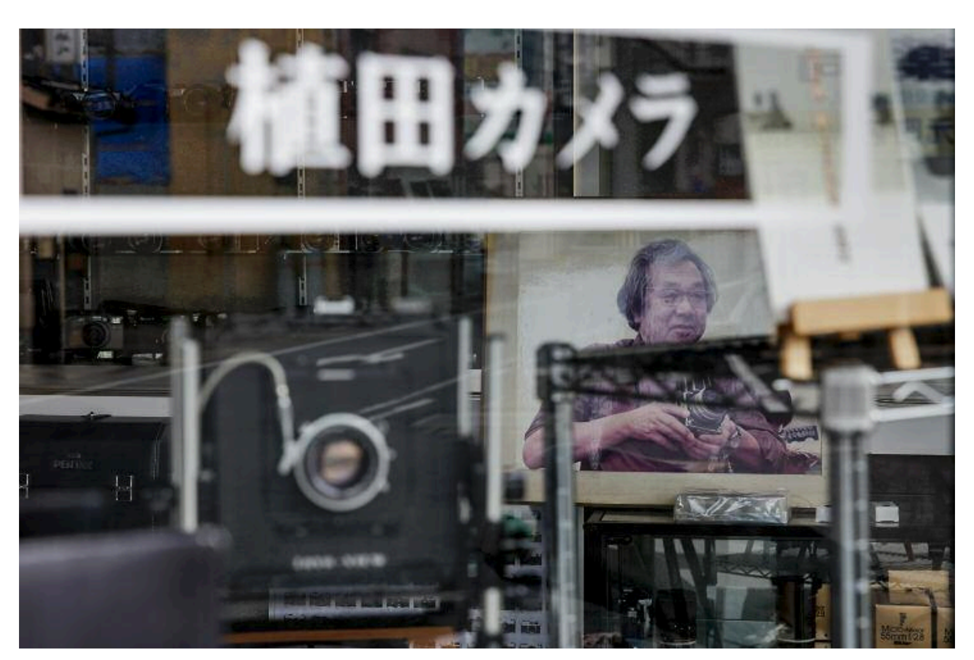


© UEDA Shôji

Photo de la série "Mode dans les dunes" (1983-93).

"Prendre des photos, c'est très amusant", disait-il d'un air espiègle, révélant ainsi une de ses particularités : la revendication de son statut de photographe amateur. La photographie est avant tout pour lui un passe-temps, un art ludique permettant d'expérimenter. Un coup d'œil sur sa production prolifique suffit à se rendre compte que, tout au long de sa carrière, il n'a cessé d'essayer des choses nouvelles. Qu'il s'agisse de ses sujets, du format de ses photographies - du carré au panoramique - ou de l'aspect technique du cliché, qui le passionnait. UEDA Shôji était très attaché à ses appareils photo qu'il collectionnait de manière presque compulsive. Il n'est donc pas étonnant que ses boîtiers fétiches, entre autres le Rolleiflex et le Hasselblad, soient exposés aux côtés de ses


Dans son musée, on retrouve ses appareils fétiches.



L'ancien studio d'UEDA Shôji s'est transformé en un magasin d'appareils photo baptisé Ueda Kamera.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon


photographies les plus célèbres au Musée UEDA Shôji, qui a ouvert ses portes en 1995 au pied du mont Daisen. Par ailleurs, son ancien studio s'est transformé en un magasin d'appareils photo, renommé sans surprise Ueda Kamera. Impossible donc d'échapper à la présence d'UEDA-sensei (maître Ueda), comme l'appellent encore aujourd'hui les habitants de Sakaiminato avec nostalgie. Sa maison, construite à l'ère Meiji (1868-1912), est restée intacte. Elle ne se visite pas, il n'a par ailleurs jamais photographié son intérieur, y passant trop peu de temps par rapport à son travail. Toutefois, à partir des années 1950, UEDA Shôji s'intéresse aux natures mortes d'objets quotidiens que son âme de collectionneur le poussait à accumuler : un globe, une canne, un chapeau. Mais c'est surtout trois décennies plus tard qu'il réalise ses plus étranges natures mortes, en couleur, transfigurant les choses les plus banales en objets surréalistes par des effets de superposition et une lumière digne des plus grandes peintures hollandaises.

UEDA Shôji a construit un monde imaginaire, que ce soit dans son studio ou dans l'immensité des paysages de mer et de sable, en puisant avant tout dans son quotidien. La carte de la préfecture de Tottori en dit long sur l'attachement de l'artiste à sa région natale. Les lieux photographiés sont rarement situés à plus de 100 kilomètres l'un de l'autre, avec une concentration très forte autour du triangle que représentent les villes de Sakaiminato, Matsue et Yonago. A l'exception de quelques séjours à Tôkyô et déplacements en Occident, UEDA Shôji est resté très largement sédentaire. Son œuvre traverse les frontières pour la première fois en 1958 pour une exposition au Musée d'Art Moderne de New York, à l'initiative d'Edward Steichen. En 1978 et 1987, il est invité à participer aux Rencontres Internationales de la Photographie à Arles. Dans les années qui suivent, de nombreuses expositions ont lieu au Japon et à l'étranger. Les deux expositions qui font date ont lieu en Suisse au Musée de l'Elysée, et à Paris à la Maison Européenne de la photographie, respectivement en 2007 et 2008. UEDA Shôji s'est éteint en 2000 à l'âge de 87 ans. Aujourd'hui, à l'heure où la photographie japonaise fascine plus que jamais, il n'est pas exagéré de dire que c'est le photographe local le plus universel. Les habitants de Sakaiminato ont donc bien raison de s'exclamer avec fierté : *"UEDA-sensei est célèbre dans le monde entier !"*.

CÉCILE POIMBOEUF-KOIZUMI

ÉVÉNEMENT

A l'occasion du Salon de la photo qui se déroulera du 10 au 14 novembre au Parc des expositions de la Porte de Versailles, les lauréats japonais du concours Zooms décernés par le CP+ Japon seront exposés. Vous pourrez ainsi découvrir les magnifiques travaux de YAMAMOTO Masaki et ONDA Daisuke. Une autre façon de prolonger votre découverte de l'école photographique nippone.

Du jeudi au dimanche de 10h à 19h et le lundi de 10h à 18h.

L'art de regarder le SUMO

L'année 2016 aura été un renouveau pour le sumo après une décennie de diète de champions japonais. La malédiction semble enfin levée avec deux vainqueurs nippons mais cette année finira-t-elle aussi bien qu'elle a commencé ?

Texte : Yohann Valdenaire
Illustrations : POSTICS

Ce qui s'est passé en septembre

Une occasion en or

Le tournoi de septembre a été riche en surprises et en rebondissements. Le public nourrissait de grands espoirs en Kisenosato, un *ôzeki* Japonais promis à une promotion au rang suprême de *yokozuna* à la condition sine qua non de s'emparer du titre. Les fans ont retenu leur souffle à chacun de ses combats mais Kisenosato a échoué suscitant son lot de déçus. Pourtant, l'absence de son plus grand rival, le *yokozuna* Hakuho, augmentait considérablement ses chances d'y parvenir.

La revanche des outsiders

C'est le *maegashira* Okinoumi qui a créé la surprise en battant les deux *yokozuna* présents et trois des quatre *ôzeki*. Malheureusement pour lui, la seconde semaine n'a été qu'une succession de défaites. En revanche, l'*ôzeki kadoban* Goeido, en plus d'éviter une rétrogradation, a enchaîné les victoires et s'est emparé pour la première fois du titre. En novembre, Goeido pourrait devenir *yokozuna* à l'unique condition de renouveler l'exploit. Le dernier Japonais promu remonte à 1998.



Goeido, le vainqueur du tournoi de septembre, reçoit sa coupe.

Banzuke

Les lutteurs sont répartis dans un classement très codifié appelé *banzuke*. Avant chaque tournoi, et en fonction de leurs précédents résultats, un nouvel organigramme est établi. Le principe est simple : si sur la totalité du tournoi un lutteur parvient à obtenir une majorité de victoires il devient *kachi koshi* et monte en grade, dans le cas contraire il est rétrogradé. Le système comptabilise les absences comme des défaites donc gare à ceux qui sont déclarés forfaits !

Makuuchi Dohyô iri, cérémonie de présentation des rikishi de la plus haute division

La hiérarchie pyramidale peut se diviser en deux catégories distinctes : les titulaires (*sekitori*) qui sont rémunérés et les aspirants. Sur les 640 lutteurs actuels, seuls 70 sont titulaires. Le nombre de *sekitori* est fixe et les salaires mensuels démarrent à 9 000 euros.

Yokozuna

Situé au sommet de la pyramide, le titre de *yokozuna* est donné à vie. Pour atteindre ce niveau suprême, il faut déjà être *ôzeki* et remporter deux tournois consécutifs. Contrairement aux autres rangs, le *yokozuna* ne peut être déclassé même en cas de défaite. Cependant, si les mauvais résultats s'accumulent il doit démissionner pour préserver sa dignité. Actuellement les trois *yokozuna* sont exclusivement Mongols.

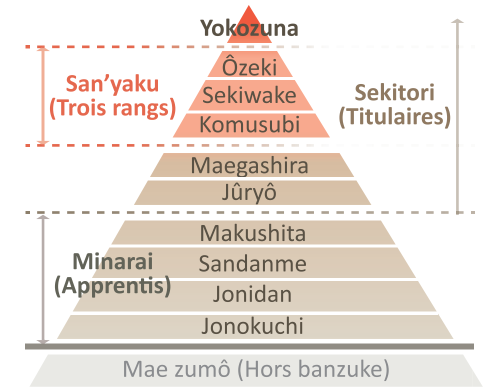
Ôzeki

L'*ôzeki* est juste en dessous du *yokozuna*. Nommé par une assemblée extraordinaire, il doit cumuler 33 victoires au cours des trois précédents tournois pour être éligible. En cas d'une majorité de défaites, il n'est pas relégué automatiquement mais devient *kadoban*. Pour sauver son rang, l'*ôzeki* doit impérativement remporter au moins 8 combats au tournoi suivant.

Sekiwake et Komusubi

Plus haut rang qu'un lutteur peut atteindre par *kachi koshi*, les *sekiwake* sont généralement deux. Il faut obtenir au moins 10 victoires pour atteindre ce niveau mais en cas de mauvais résultats la rétrogradation est immédiate.

Le *komusubi* est le premier grade qu'un lutteur *maegashira* peut atteindre par un simple *kachi koshi*. Porte d'entrée vers les échelons supérieurs, les *komusubi* sont toujours deux au minimum.



La hiérarchie dans le sumo : le classement du banzuke

Kyûshû basho 2016



Le Kyûshû basho est le dernier des six grands tournois annuels de sumo. Il se déroulera dans la ville de Fukuoka du 13 au 27 novembre. Établi depuis 1957, ce championnat sera comme une bouffée d'air frais pour les habitants de la région qui ont été durement touchés par un fort séisme en avril dernier.

Quatre lutteurs à suivre en novembre

1、Hakuho

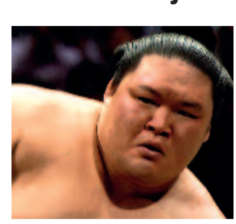
Le champion des champions

Plus grand champion de l'histoire du sumo, le *yokozuna* Hakuho, continue de faire tomber les records les uns après les autres. Véritable mètre étalon de ce sport, le Mongol est pourtant en perte de vitesse ces derniers temps. Après un faible résultat en juillet dernier, le champion de 31 ans s'est entièrement absenté du tournoi de septembre, une première depuis qu'il est *yokozuna*, pour soigner ses blessures et subir une opération au pied et au genou. Son retour très attendu par les fans sera l'occasion pour lui de faire le point. À seulement trois combats de sa millième victoire, Hakuho est décidé à faire barrage à ses adversaires en novembre et compte bien s'emparer d'un 38e titre. Et même si le *yokozuna* est au crépuscule de sa carrière après neuf années passées au rang suprême, il fait partie de ces rares champions encore capables de nous éblouir.



2、Goeido

L'*ôzeki* toujours *kadoban*



Vainqueur-surprise au précédent tournoi, l'*ôzeki* Goeido revient pourtant de loin ! Alors qu'il était en situation relégable *kadoban*, il s'est imposé jour après jour avant de remporter sur un score parfait de 15-0 son premier championnat. Candidat au titre de *yokozuna* en novembre, tous les regards seront dirigés vers celui qui devra prouver que sa victoire n'était pas un hasard.

3、Kisenosato

Le Poulidor du sumo



Éternel second, toujours derrière le *yokozuna* Hakuho, l'*ôzeki* Kisenosato a toutefois eu plusieurs occasions de remporter un tournoi. Candidat au rang de *yokozuna* en septembre pour la quatrième fois de sa carrière, il s'est fait voler la vedette par la victoire de Goeido et ce, malgré l'absence de son grand rival. Il est désormais le seul *ôzeki* actuel à n'avoir jamais gagné de championnat.

4、Takayasu

La force tranquille



Takayasu a été l'un des lutteurs les plus méritants au précédent tournoi. Promu pour la première fois de sa carrière au rang de *sekiwake*, Takayasu a livré de beaux matchs battant même les deux *yokozuna*. Récompensé trois fois pour son esprit combatif, il avait déjà obtenu un prix pour sa technique en juillet lorsqu'il était *komusubi*. Takayasu pourrait bien être le prochain *ôzeki*.



Répondez à 3 questions liées au sumo et au Japon et gagnez un Domo* !

1. Quel *sekitori* soutiendrez-vous lors du tournoi de novembre ?
2. Qu'est-ce que le *Sumopedia* ?
3. Quel genre d'émission télé lié au Japon aimeriez-vous regader ? (actualité, cuisine, langue, etc)

Réponse avant le 26 novembre sur *www.zoomjapon.info/sumodomo2016*

*Une poupée Domo (H 16,5 cm) sera offerte aux 10 gagnants par un tirage au sort.

QUOTIDIEN L'autre royaume du pain

Haruyo nous fait découvrir quelques spécialités des boulangers japonais qui ont trouvé leur inspiration du côté de la France.



La boulangerie Shinshindo a quatre adresses à Kyôto. www.shinshindo.jp/eng/

MAEDA Haruyo

En 2016, le Japon compte plus de 10 000 boulangeries, soit environ un tiers de la France. Elles poursuivent leur développement pour attirer un nombre croissant de consommateurs. Il existe différents styles de boulangeries, mais la plupart d'entre elles ont adopté le système en libre service. Dès l'entrée de la boutique, des plateaux et des pinces de service sont à la disposition de la clientèle.

Aujourd'hui, j'ai choisi de vous présenter une boulangerie de Kyôto où il m'arrive de donner des cours de pâtisserie. On y trouve toutes sortes de pains et de viennoiseries comme celles que l'on rencontre quotidiennement en France comme les croissants, ou les pains aux raisins. Le pain le plus typique de l'archipel est le *sôzai pan*. Il s'agit d'un pain garni avec des ingrédients salés. Il peut remplacer un sandwich à midi comme le pain roulé au francfort et ketchup, le pain-pizza, le pain œuf-mayonnaise, ou encore le pain au curry. Ce sont des classiques à tel point que chaque boulangerie à son goût curry fait maison. Je vous conseille une variation de ce petit plaisir : un *pirojki* à la japonaise. Il est fourré à la viande hachée sautée. Il est fait à partir d'un pain moelleux et légèrement sucré, très proche du pain au lait. Vous le trouverez ici à la Bakery Shinshindo. Elle a été ouverte en 1913 par TSUZUKI Hitoshi connu comme le premier Japonais à avoir appris le métier de boulanger en France. Il a également étudié la bible et la philosophie moderne. Maîtrisant la langue française, il était très sensible à sa littérature. Peut-être est-ce pour cette raison que ses baguettes sont aussi appréciées par les expatriés français. Les plus populaires sont le petit bâtard et la baguette rétro, fine et savoureuse. Ces bâtards se transforment aussi en *sôzai pan* si on les cuit par exemple avec du bacon. Idéal pour le midi, mais aussi pour accompagner l'apéritif. Ces derniers temps, la tendance chez les boulangers japonais est d'utiliser une pâte à pain non sucrée pour faire des *sôzai pan*. De même, les pains au beurre salé sont très à la mode.

Pour les Japonais, le pain du quotidien est le *shoku pan,* un pain de mie qui est *kakushoku* lorsqu'il est bien rectangulaire et *yamashoku* si la partie haute est gonflée. Il est vendu entier ou tranché. Vous pouvez choisir l'épaisseur des tranches.

Shinshindo propose plusieurs variétés de pains sucrés baptisés *kashi pan*, autrement dit des "pains pour le goûter". On y trouve des classiques comme le *mélon pan* en forme de melon coupé en deux recouvert d'une pâte de gâteau sec ; le *clîmu pan* garni de crème pâtissière ; l'*an pan* fourré à la pâte de haricots rouges sucrés, sans oublier les incontournables beignets. Cet automne, la boulangerie met en avant son *an pan* original garni, cette année, de châtaignes avec de la patate douce et une touche d'orange. Il n'y a pas de sucreries dans les boulangeries tant le nombre de pains sucrés est varié. TSUZUKI Hajimu, le patron du lieu, a pour objectif de développer son magasin comme une boulangerie-pâtisserie à la française. D'ailleurs c'est la seule adresse au Japon où l'on trouve des macarons de 8 cm de diamètre !

Lors de votre futur voyage au Japon, n'hésitez pas à rentrer dans une de ces nombreuses boulangeries japonaises ! Si vous voulez déjà en avoir un aperçu, vous pouvez vous rendre chez Aki boulangerie, dans le quartier de l'Opéra, à Paris.

MAEDA Haruyo

LA RECETTE DE HARUYO

SAKE NO SAIKYOYAKI
(Saumon au miso)



PRÉPARATION

1 - Mélanger dans un bol le miso blanc, le mirin et le sucre.
2 - Badigeonner les morceaux de saumon avec l'appareil puis laisser reposer pendant au moins 2 heures au réfrigérateur.



3 - Avant la cuisson, enlever l'appareil qui recouvre les morceaux de saumon. Cuire à la poêle avec un papier cuisson.
4 - Couvrir et laisser cuire pendant 8 minutes.
5 - Servir chaud.

Conseil : Le miso blanc est recommandé pour son goût plus doux. Eviter de le cuire à feu vif.

INGRÉDIENTS (pour 2 personnes)

2 beaux morceaux de saumon

100 g de miso blanc
2 cuillères à soupe de mirin
2 cuillères à soupe de sucre



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Le mont Fuji vu de la pagode Chureito à Fujiyoshida.

DÉCOUVERTE Le mont Fuji côté teinture

La région des lacs qui entoure le célèbre volcan regorge de nombreux trésors parmi lesquels le musée Kubota.

Au pied du mont Fuji se déploie une région de lacs, cascades et grottes avec d'époustouflants paysages naturels. A deux heures de Tôkyô, la région des Fujigoko ou "des cinq lacs" offre un intéressant but de balade d'une journée loin du tumulte de la mégalopole. Le lac Kawaguchiko, célèbre pour refléter l'image du volcan le plus fameux du pays, est, parmi les cinq lacs, le plus facile d'accès depuis la capitale. Le long de sa côte nord, niché au cœur de collines boisées, se trouve un musée fascinant consacré à KUBOTA Itchiku, artiste teinturier. Cet homme exceptionnel a voué son existence à recréer la technique perdue de teinture de kimono *tsujigahana*, populaire au Japon au XV[e] siècle.

Dès que vous pénétrez dans son univers, le ravissement commence. Les jardins, les bâtiments, la collection de kimonos, œuvre de l'artiste, tout ici contribue à la magie du lieu. C'est un voyage hors du monde, hors du temps qui vous attend. Né en 1917 à Tôkyô, KUBOTA devient à 14 ans l'apprenti de KOBAYASHI Kiyoshi, maître de teinture *yuzen*. A 20 ans, il fait sa première rencontre avec une pièce de teinture *tsujigahana* datant de la période Muromachi (XV[e] siècle) lors d'une visite au musée national de Tôkyô. Il reste devant cette œuvre un long moment, fasciné par sa beauté. Il se jure alors qu'un jour il parviendra à retrouver cette technique perdue depuis 300 ans – une sorte de "tie-dye" (teinture par nœuds) plus élaborée que celle que l'on a l'habitude de voir sur les tee-shirts hippies.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, KUBOTA est envoyé en Sibérie comme prisonnier. Cette période de sa vie, bien que traumatisante, n'entame en rien sa détermination à reproduire la technique *tsujigahana*, bien au contraire. Chaque jour, alors qu'il voit ses compatriotes mourir de faim et de froid, il se fait le serment de survivre et de parvenir à reproduire sur des kimonos de soie, grâce à cette technique, les

magnifiques couchers de soleil sibériens. A son retour de captivité, l'artiste se lance de façon quasi-obsessionnelle dans des années de recherche pour reproduire la fameuse méthode de teinture. Après vingt ans de persévérance, il y parvient. En 1977, alors qu'il a déjà 60 ans, il expose pour la première fois ses kimonos dans la capitale, puis très rapidement à travers le monde.

Reconnu internationalement, Kubota a été décoré Chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres par le ministre Jack Lang en 1990. Ses kimonos de scène ont été présentés au musée Guimet à Paris, en 2015, lors d'une exposition sur le théâtre en Asie. En 1994, l'artiste réalise un rêve et inaugure son propre musée dans un emplacement qu'il juge idéal, c'est-à-dire aux abords du lac Kawaguchiko, au milieu des pins rouges et surtout avec une vue sur le mont Fuji que le maître aime tant représenter sur ses kimonos. Cette montagne sacrée tient une place particulière dans son cœur comme dans celui de nombreux Japonais. Symbole de la culture japonaise, le mont Fuji fait l'objet d'une véritable vénération au Japon. Le volcan qui culmine à 3 776 mètres est le point le plus élevé du Japon. Avec le mont Tate et le mont Haku également sur Honshû, l'île principale du Japon, le Fuji-san est l'une des trois montagnes sacrées du Japon.

Mais revenons au musée. La structure du bâtiment principal où sont exposés les kimonos allie de façon remarquable les techniques japonaises traditionnelles de construction et celles venues d'Occident. Levez les yeux et admirez la forme pyramidale de la charpente soutenue par seize poutres de bois de plus de mille ans d'âge.

Selon le souhait de l'artiste, aucune vitre, aucune barrière ne vous sépare des œuvres. Vous pourrez apprécier de près les couleurs mais aussi les détails minutieux des motifs. La lumière naturelle filtre à travers le sommet en verre de la charpente, illuminant les kimonos les plus précieux exposés sur une scène surélevée au centre du bâtiment. Parmi ceux-ci, "San" ou "Soleil brûlant", le tout premier kimono réalisé par l'artiste en hommage aux couchers de soleil de Sibérie. Réunis

Le travail de Kubota, un émerveillement pour les yeux.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon



Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Passage obligé, le salon de thé ouvert sur le merveilleux jardin imaginé par l'artiste.

en une collection baptisée "Symphonie de lumière", les kimonos exposés varient au fil des saisons, tous les trois ou quatre mois. Cette collection représente la grandeur de l'univers à travers les quatre saisons et le mont Fuji. Présentés bout à bout, ces kimonos forment de véritables paysages, *"comme une série d'estampes"*, précise le directeur du musée.

A votre entrée dans le bâtiment abritant les kimonos, vous serez accueilli par MIYAHARA Sakuo, directeur honoraire du musée et apprenti du maître pendant 25 ans, jusqu'à sa disparition en 2003. Il vous dirigera avec cette douceur toute japonaise vers une petite salle adjacente où est projeté un film en anglais de 20 minutes expliquant la technique *tsujigahana* et l'histoire incroyable de la vie de KUBOTA. Ne manquez pas une autre expérience typiquement locale qui vous attend au salon de thé du musée, ouvert sur le jardin par une grande baie vitrée : la cérémonie du thé ou *cha no yu*. Certes, elle n'est pas ici célébrée de façon extensive mais quelques minutes suffiront à apprécier ce rituel multiséculaire qui incite au calme et à la méditation, en complète harmonie avec l'atmosphère du musée KUBOTA. Le *cha no yu* consiste à préparer du thé vert en poudre *(macha)*. L'eau chauffée à une température précise est versée sur cette poudre et, à l'aide d'un fouet de bambou, fait naître dans votre bol à la surface du thé, une mousse délicate d'un vert tendre. A la première gorgée, on a l'impression surprenante de boire de l'herbe fraîchement coupée... Tout y est : la couleur et le parfum. Puis on s'habitue à l'âpreté du thé, atténuée par la texture veloutée des petits gâteaux japonais traditionnels qui l'accompagnent toujours.

Poursuivez votre visite par un tour dans le jardin du musée également pensé par l'artiste. Des objets d'art asiatique et africain y sont rassemblés. Suivez le ruisseau sous les pins jusqu'aux cascades et vous arriverez à une petite grotte en pierre de lave du mont Fuji. Elle abrite une statue de bodhisattva, légèrement kitsch mais pas dénuée de charme. En fonction de l'époque de l'année, vous pourrez admirer les cerisiers en fleur, les azalées, ou simplement la beauté du feuillage des arbres : vert tendre au printemps ou chatoyant à l'automne. La diversité des nuances de rouges, de jaunes ou de bruns en cette saison n'existe nulle part ailleurs qu'au Japon.

Cette matinée au musée vous aura sans doute ouvert l'appétit. Goûtez la spécialité culinaire de la région : le *hôtô*, un plat composé de pâtes *udon*, de divers légumes - *kabocha* (citrouille), *hakusai* (chou chinois), carottes, *sansai* (légumes de montagne) ou pois gourmands selon la saison - , le tout dans un savoureux bouillon à base de miso. Une des meilleures adresses de Kawaguchiko pour le déguster est l'auberge Kosaku, à 15 minutes à pied de la gare. Après avoir retiré vos chaussures à l'entrée de l'établissement, on vous dirigera vers votre table dans une grande salle tout en bois avec une impressionnante charpente. Ici le *hôtô* est servi dans dans un poêlon individuel et le menu propose des options incluant du porc, du bœuf, du canard, des huîtres - et pour les plus téméraires, du sanglier, de l'ours ... ou de la tortue. Le prix pour




Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

Ne quittez pas la région sans avoir goûté la spécialité locale servie notamment à l'auberge Kosaku.

une si grande portion est tout à fait raisonnable. Plat à déguster plutôt en hiver, l'alternative à la belle saison est de déjeuner au bord du lac dans un des cafés dont les terrasses dominent le lac et le Fuji.

À seulement dix minutes en train et quelques minutes de marche de la gare de Kawaguchiko, se trouve le parc Arakurayama Sengen dans la ville de Fujiyoshida, l'un des lieux les plus cotés pour apprécier la vue sur l'emblématique volcan. Vous comprendrez vite pourquoi un célèbre guide de voyage anglophone a choisi la vue de la pagode Chureito pour illustrer la couverture d'une de ses éditions antérieures... La pagode de cinq étages en vermillon laqué a été construite en 1963 en tant que mémorial de la paix. Elle fait partie du sanctuaire Arakura Sengen, à dix minutes en train de la station de Kawaguchiko. Descendez à la station Shimo-Yoshida sur la ligne Fujikyu, puis marchez dix minutes pour atteindre le site. La pagode attire pendant la floraison des cerisiers et en automne de nombreux photographes désireux de prendre le Fuji sous son meilleur angle. Pour atteindre la pagode et profiter de cette vue, vous devrez gravir environ 400 marches, mais l'effort en vaut la peine !

Si vous êtes dans la région pour plusieurs jours, prenez le temps d'explorer également l'ensemble des cinq lacs situés au pied du versant nord du mont Fuji près de Fujiyoshida. De nombreux itinéraires de randonnées avec vue sur le Fuji sont disponibles à l'office de tourisme de Kawaguchiko. Après l'effort, le réconfort et faites comme les Japonais en vous laissant tenter par le duo gagnant rando-*onsen*. Savourez un moment de relaxation et de détente dans une des nombreuses sources thermales de la région avant de repartir vers la bouillonnante capitale.

RAPHAËLE LESORT

POUR S'Y RENDRE

DE TÔKYÔ À LA GARE DE KAWAGUCHIKO, le plus simple est d'emprunter un car au départ de la gare de Shinjuku (bus Terminal), de Shibuya (Mark City) ou de la gare de Tôkyô (Yaesu South Exit). Le trajet dure environ deux heures. Attention, le Japan Rail pass n'est pas valable dans ces bus. Il vous coûtera environ 1 800 yens l'aller-retour.

DE LA GARE DE KAWAGUCHIKO AU ITCHIKU KUBOTA ART MUSEUM, prenez le Retrobus à la gare et descendez à l'arrêt Kubota Itchiku Bijutsukan. Environ 25 minutes.





ZOOM JAPON
Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tel: +33 (0)1 4700 1133 Fax: +33 (0)1 4700 4428
www.zoomjapon.info / courrier@zoomjapon.info
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483
Imprimé en France
Ont participé à ce numéro: Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Ritsuko Koga, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Jean Derome, Philippe Pons, Satomi Hara, Cécile Poimboeuf-Koizumi, Raphèle Lesort, Maeda Haruyo, Hirai Michiko, Ohmi Shun, Kashio Gaku, Kimié Ozawa, Takako Taniguchi, Chiho Ichikawa, Miho Masuko, Yoshié Takano, Miwa Takano, Rié Tanaka, Lucia Lundberg, Marie Varéon (maquette).
Responsable de la publicité : Yoshiyuki Takachi
Responsable de la publication : Dan Béraud



Club ZOOM Cadeau du mois

Ce mois-ci, le Club ZOOM vous propose de gagner le livre ***L'Engrenage*** *-A l'aube de la Troisième Guerre mondiale-* de Claude Leblanc.

Pour participer au tirage au sort, veuillez répondre à la question : *Dans ce numéro, quel article avez vous aimé ?* et envoyer votre réponse à *club@zoomjapon.info* en indiquant votre numéro d'abonné.
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer.
Jusqu'au 30 novembre 2016.

ZOOM JAPON



événements

Salon Etudier au Japon

Entrée libre

LYON :
Jeudi 10 novembre 2016, 12h30-17h30
Espace Tête d'or - Centre de congrès, Salon Toronto
103 bd Stalingrad 69100 Lyon/Villeurbanne

PARIS :
Vendredi 11 novembre 2016, 11h-16h
Maison des mines - Salle Pierre Nicole
270 rue Saint-Jacques 75005 Paris

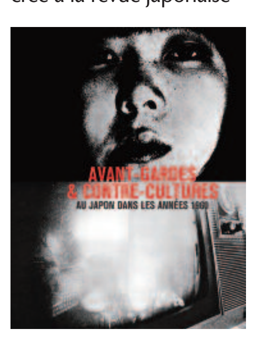
Possibilité de discuter directement avec des responsables d'universités et d'écoles de langue venus du Japon, en présence d'une équipe d'interprètes.

Un petit cadeau sera offert aux cent cinquante premiers arrivés inscrits par Email à salonetudieraujapon@gmail.com
Veuillez indiquer votre nom, âge, sexe et occupation (lycéen, étudiant, etc)

A découvrir sur place

Yu Language Academy et Yu International Cultural Academy à Tokyo qui proposent des cours de courte et longue durée, un programme pour les visas vacances travail, des foyers étudiants, une aide pour des études supérieures ainsi qu'une assistance pour trouver un travail.

● **Provoke**
Entre contestation et performance - La photographie au Japon 1960-1975
Jusqu'au 11 décembre
Première exposition consacrée à la revue japonaise culte qui a bouleversé l'histoire de la photographie, Provoke, entre contestation et performance, propose une analyse transversale de Provoke, de ses artistes, de son contexte historique et de ses liens avec l'émergence des arts performatifs au Japon dans les années 1960. Le BAL 6, Impasse de la Défense 75018 Paris



● **Toshio SUDO / L'art de la laque japonaise**
« Laques » images saupoudrées (makié) et incrustations de nacre (raden). Du du 8 au 12 nov. Espace Culturel Bertin Poirée 12 Rue Bertin Poirée 75001 Paris.



cours

● **Stage intensif de japonais pour débutant** du 16 novembre au 16 décembre - 20h. - mer. et ven. 19h-21h - 260€ ttc. Matériel compris. Inscription sur www.espacejapon.com

● **Stages Taiko Paris**
Les stages de tambour japonais (Taiko) s'adressent à ceux qui veulent faire une découverte, ainsi qu'aux initiés qui veulent aller plus loin dans leur pratique. Prochaines dates : 26/11/2016 et 17/12/2016. Réservation au 09 81 63 08 93 ou sur www.tsunagari-taiko-center.com

Déposez votre annonce sur
www.zoomjapon.info/annonces/

emplois

ATSU ATSU le spécialiste en France des **Takoyaki** et des **Okonomiyaki**, recherche **personnel de cuisine et de service** pour ses activités de **Restaurant** & **Traiteur** sur Salon (Japan Expo, Paris Manga, HeroFestival, TGS, ...).

Vous êtes **passionné de gastronomie japonaise** ?

Envoyez-nous votre candidature en FR ou JP à office@atsuatsu.fr ou téléphonez au 01 42 61 83 11.



WAKANIM est une plateforme de diffusion sur le web pour l'animation japonaise. Via son site, et ses applications, WAKANIM diffuse les dernières séries d'animation japonaise seulement 1 heure après leur diffusion TV sur l'archipel nippon. La société a été créée en 2009, et compte aujourd'hui 500.000 inscrits. WAKANIM est affiliée depuis 2015 à la société Aniplex Inc. (Une entreprise du groupe Sony Music Entertainment (Japan) Inc.)

Rejoignez une petite équipe de 8 personnes passionnées, qui cherchent à révolutionner le marché de la VOD.

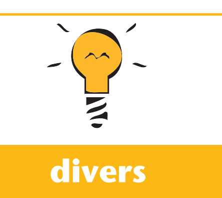
Nous recherchons une personne avec un profil unique, extraverti et créatif, qui saura :

- maîtriser le japonais, tout comme le français
- comprendre l'essence même de ce qui connecte les fans d'animation japonaise, et sera capable de traduire cette connexion dans des campagnes qui fédèrent les passions
- qui a une connaissance naturelle du numérique, particulièrement des business models de la vidéo à la demande: SVOD, TVOD, AVOD.
- qui a l'ambition d'aller jusqu'au bout d'une idée, pour la transformer en succès
- qui peut travailler sur tous les échelons de la hiérarchie, et qui est multitâches.

Le candidat sera chargé de:
- La création et l'exécution de plans Marketing online et offline,
- La mise en place de triggers marketing, et l'exécution des idées avec l'équipe de développement
- Le suivi des objectifs de croissance
- L'analyse et le reporting des résultats des campagnes avec l'équipe en France et au Japon

Le candidat idéal aura:
- Une forte expérience en E-Marketing
- Une expérience de travail à l'international
- Un niveau Master dans le domaine du marketing
- Une très bonne connaissance de l'animation japonaise, et des séries TV en général.

Envoyez CV et LM à : olivier@wakanim.tv



divers

● **Shiatsu:Etsuko ADACHI**
Diplômée de Shiatsu (EST et agréée FFST) Paris sur rendez vous ou à domicile
Tel:0614379144 etsukoa4826@gmail.com





NHK WORLD

15 jours de combats acharnés

entre les meilleurs lutteurs de sumo

GRAND SUMO Highlights

du dimanche **13** au lundi **28** novembre
17h30 / 23h30 / 5h30 / 9h30
et en vidéo à la demande

Apprenez-en plus sur les règles, l'histoire et d'autres aspects de ce sport traditionnel japonais:

www.nhk.or.jp/nhkworld/en/tv/sumo/

Disponible sur les canaux suivants:

CANAL	orange	free	SFR	bouygues TELECOM
canal 473	canal 244	canal 680	canal 270 (ADSL) canal 450 (Fibre)	canal 731/732

Aussi disponible en streaming et via notre application gratuite.
nhk.jp/nhkworld

